

Herrschaftskritik

Widerstand

Emanzipation

in den Bildungsanstalten

sirene

in den Bildungsanstalten

Herrschaftskritik

Widerstand

Emanzipation

sirène. Herrschaft, Widerstand und Emanzipation in den Bildungsanstalten

Basel 2020

Herausgeber_innen

Gilles Rosset, Nicholas Lussi, Pilar Felix, Stephy-Mathew Moozhiyil, Thiemo Legatis

Autor_innen

Avji Sirmoglu und Christoph Ditzler (Internetcafé Planet13 Basel), CUAÉ (Genève), Feministisches Hochschulkollektiv Zürich, Feministisch.lus ((F.lus) Zürich), Jeanne Feulliet & Jan Gerber, Kritische Politik (KriPo) Zürich, Lange Nacht der Kritik Basel, Lumos (Jennifer Widmer und Luca Keiser, Luzern), Offener Hörsaal Basel (Eva-Maria Waibel, Jaël Steiner, Annalena Durrer & Simone Keller), Socordia (Feministische Student*innenverbindung Uni Basel), SUD Étudiant-e-s et Précaires Lausanne, Tobias Studer & Christophe Roulin (Dozierende an der FHNW)

Illustrationen

Lilli Schaugg, Marcel Gross, pilar

Übersetzung

Nicholas Lussi, Sandy Cheung, Stephy-Mathew Moozhiyil

Gestaltung

Gilles Rosset, Pilar Felix

Druck

Druckkollektiv Phoenix, Basel

Auflage

1000 Exemplare

Finanzielle Unterstützung (Druckkosten)

FG Kulturanthropologie Basel, FG Soziologie Basel, Lange Nacht der Kritik Basel, kriPo Uni Zürich, SUD étudiant-e-s et précaires, Avenir Social Region Nordwestschweiz

Kontakt/ Exemplare bestellen

basel@langenachtderkritik.ch

			44	Lehrstuhl auf Lebzeit - Lehrstuhl auf Augenhöhe	d/f
			46	Bildung statt Kompetenz!	d
			51	Gefährdet statistischer Analphabetismus die Demokratie?	d
			54	Der Kampf um Chancengerechtigkeit an der Universität Basel	d/e
d/f	Ansätze einer Bewegung für kritische Politik und emanzipatorische Bildung	6			
d/f	Mit Trägheit gegen Exzellenz	10	60	Von der Wichtigkeit der Legal Gender Studies im Jus-Studium	d/f
f/d	Racisme structurel: L'UNIGE complice	14	64	Warum es Feminismus an den Hochschulen braucht - Antworten auf alltägliche Fragen	d
d	Repression an der Uni? Nicht mit uns! Neue Disziplinarverordnung an der UZH	20	68	Vivre et Lutter	f/d
d/f	Kritik in der Denkfabrik	24			
d	Bildung für alle - auch für die Menschen von unten	34			
d	Kritische Bewegungen Schweiz. Karte	36			
f/d	Multinationales et start-up à l'Unige: quand numérisation rime avec marchandisation	40			

Ansätze einer Bewegung für kritische Politik und emanzipatorische Bildung

6

Ursprünglich als Gegenveranstaltung zur Langen Nacht der Karriere initiiert, welche jeweils an den Schweizer Universitäten stattfindet, hat sich die Lange Nacht der Kritik [LNdK] inzwischen unabhängig von ihrem Gegenstück entwickelt. Im Jahr 2020 wird die LNdK zum fünften Mal durchgeführt. Die Idee dabei ist, die Kritik an der Bildung nicht vereinzelt in den jeweiligen Institutionen zu praktizieren, sondern diese Kämpfe institutionsübergreifend zu verbinden. Kritische Beiträge zum Thema Bildung finden an der LNdK Raum, um diskutiert zu werden und Eingang in die alltägliche politische Praxis zu finden. In diesem Text geht es darum, einen reflexiven Überblick über diese Bewegung zu gewinnen, die sich zum Ziel gemacht haben, den vorherrschenden Bildungskomplex zu überwinden.

Die Lange Nacht der Kritik wurde 2016 zum ersten Mal in Zürich durchgeführt. In den Folgejahren fand sie auch in Bern, St. Gallen und Basel statt. In Basel – aus deren Perspektive die Autor_innen hier schreiben – wird die LNdK von einem Kollektiv von Studierenden der Universität, den Fachhochschulen und dem Internetcafé Planet 13 getragen. In Basel waren es 2017 vor allem die angekündigten Sparmassnahmen an der Universität, welche die Studierenden empört und eine Veranstaltung wie die LNdK dringlich gemacht hatten. Die Personen im Kollektiv eint ein Unbehagen über den fehlenden (selbstverwalteten) Raum und die marginale Bedeutung tatsächlich-kritischer,

nonkonformer Auseinandersetzung in den Bildungssystemen, in denen wir uns alle in unterschiedlichen Weise befinden. Die drei wichtigsten Aspekte dieser Kritik sind:

- Emanzipatorische Bildung für alle
- Institutionsübergreifende Bündnispolitik
- Widerständige Kritik mit konkreten Forderungen

Bei der LNdK geht es dabei nicht nur darum, eine Gegenveranstaltung in einem innerschulischen oder universitären Diskurs zu sein, sondern Kritik auch auf jene allgemeinen, gesellschaftlichen Strukturen und Prozesse auszuweiten, die Menschen an ihrer individuellen und kollektiven Selbstbestimmung hindern. Soziale Ungleichheiten, Diskriminierungen und Ausbeutung durchziehen (Bildungs-)Institutionen und prägen den Alltag vieler. Sie entscheiden darüber, wer welchen Zugang zu Bildung hat und wie diese auszusehen hat. So fungiert Bildung als ein entscheidender Faktor für Wohlstand, Teilnahme und Mitgestaltung gesellschaftlicher und politischer Prozesse und für die Sicherung von Privilegien, von welchen auch wir in unterschiedlichem Masse profitieren. Unser Anliegen, das Recht auf selbstermächtigende Bildung für alle, steht dabei in einem krassen Widerspruch zu den vorherrschenden Verhältnissen und Vorstellungen. Ein Ansatz, diese Widersprüche konsequenter zu bekämpfen, besteht unter anderem in

Longue Nuit de la critique – approches d'un mouvement de politique critique et d'éducation émancipatrice

Initialement lancé en tant que contre-événement à la longue nuit de la carrière (plateforme pour des entreprises privées) qui a lieu dans les universités suisses, la *Longue nuit de la critique* s'est entretemps développée de manière indépendante de sa contrepartie. En 2020, la longue nuit de critique a lieu pour la cinquième fois. La motivation est de lier les luttes et critiques vis-à-vis les formes d'éducation au-delà des institutions de formation. Dans le cadre de la *Longue nuit de la critique*, un espace est créé pour des contributions critiques en relation avec des questions liées au sujet de l'éducation/formation afin qu'elles trouvent aussi une entrée dans la pratique politique quotidienne. Dans ce texte, il s'agit de donner un survol réflexif sur ce mouvement qui a comme but de transcender le complexe d'éducation dominant.

La *Longue Nuit de la critique* a eu lieu la première fois en 2016 à Zurich. Dans les années suivantes, elle a aussi été établi à Berne, St. Gall et Bâle. A Bâle, d'où viennent les contributeur.x.es de ce texte, la Longue nuit de la critique est portée par des étudiant.x.es de l'université et de la haute école spécialisée et par le cybercafé Planet13. Les réductions budgétaires pour l'université ratifiées en 2017 ont suscité beaucoup d'indignation et ont mis en relief des problèmes structurels de la politique de formation. Cela a aussi rendu plus imminent l'importance de l'évènement de la longue nuit de la critique. Les personnes du collectif d'organisation

partagent un malaise face au manque des espaces autogérés et la marginalité des formes d'éducation critiques et non-conformistes dans les institutions d'éducation. Les aspects et demandes les plus importants de cette critique sont :

- Accès à l'éducation émancipatrice pour tout.x.es
- Politique d'alliance interinstitutionnelle
- Résistance et critique ainsi que l'élaboration des formes de transformation

Il s'agit de ne pas seulement former un contre-événement dans un discours intra-universitaire mais d'étendre la critique sur les structures et processus sociaux qui entravent les gens quant à l'autodétermination individuelle et collective. Des inégalités sociales, des différentes formes de discrimination et d'exploitation caractérisent les institutions (d'éducation) et la vie quotidienne de beaucoup de personnes et influencent l'accès à l'éducation ainsi que le contenu. Ainsi, l'éducation fonctionne en tant que facteur pour la prospérité, la participation sociale et politique, mais aussi simultanément en tant que facteur de consolidation des structures de privilèges qui sont défavorables pour la majorité des gens. Notre préoccupation pour un droit à une éducation qui devrait mener à l'autonomisation et capacitation pour tout.x.es est diamétralement opposée aux structures et conceptions dominantes. Une approche de lutter contre ces contradictions est la co-

7

opération avec l'institution de formation et cybercafé autogéré pour des personnes touchées par la pauvreté *Planet13* et le *'Junges Theater Basel'* où des adolescents développent de façon autodéterminée des pièces sur la base des expériences liées à l'ambiguïté de la vie quotidienne. Un autre élément de cette pratique est la mise en réseau et l'établissement durable des structures de résistance et de critique. Les étudiant.x.es dans le contexte universitaire sont souvent confronté.x.es à des processus de travail et solidarité qui se caractérisent par une grande fluctuation. Beaucoup de savoir et d'engagement est partagé dans les mouvements à court terme, cependant cette attention et solidarité ne peut dans la plupart des cas pas être conservée ce qui est souvent aussi liée à la dépendance de peu de personnes qui ont le temps et l'énergie afin de maintenir ces structures. Quand ces personnes quittent l'institution, l'infrastructure de solidarité et de résistance est souvent perdue à cause d'un manque de transmission durable des expériences et du savoir.

Une tentative de travailler à l'encontre de cette tendance est cette revue interuniversitaire. Un autre aspect important serait la mise en réseau des groupes et des personnes actives des différentes villes de la Suisse. En février 2020 un collectif constitué des personnes de la Longue nuit de cri-

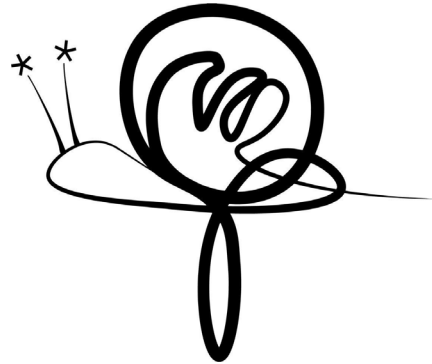
tique Bâle et Zurich ont participé au congrès 'Reclaim Democracy' de l'association 'Denknetz/réseau de réflexion' malgré du scepticisme sur la composition et sur l'accès de cet événement avec un workshop sur le sujet de 'Critique des structures de pouvoir, résistance et émancipation dans les institutions de formation'. Beaucoup de participant.x.es étaient eux-mêmes des employé.x.es des institutions de formation et la critique formulé est resté sur le niveau de l'institution. A notre avis, une question importante reste la question comment des alliances et collaborations interinstitutionnelles peuvent être forgées pour l'avenir afin de lier les luttes qui sont souvent localement isolées. Le but de la longue nuit de la critique et de cette revue est de faire un plaidoyer en faveur d'une politique d'alliance avec d'autres collectives et mouvements critiques, aussi non-universitaires, ce qui implique une collaboration avec des mouvements contre le régime migratoire, de la crise climatique, du féminisme, de l'antifascisme ainsi qu'avec des mouvements antiracistes. ■

einer Zusammenarbeit mit der alternativen Bildungsinstitution Planet13, einem selbstorganisierten Internetcafé für Armutsbetroffene von Armutsbetroffenen oder dem Jungen Theater Basel, wo Jugendliche selbstbestimmt Stücke entwickeln, die die Ambivalenzen unseres gesellschaftlichen Lebens verarbeiten und erfahrbar machen. Ein weiteres wichtiges Element dieser Praxis ist die Vernetzung und nachhaltige Etablierung widerständiger und kritischer Strukturen. Vor allem im Uni-Kontext sind kritische Studierende mit der Situation konfrontiert, dass viel Wissen und Engagement aufgebaut wird, kurzfristig viel Aufmerksamkeit und Solidarität aufblüht, diese aber oft nicht konserviert werden kann, an einzelnen Personen hängt und in der Folge nur in Ausnahmefällen längerfristige, gefestigte Kollektive und Bewegungen aufgebaut und erhalten werden. Wenn einzelne Personen eine Bildungsinstitution verlassen, geht dabei meist wertvolles Wissen verloren, weil die aufgebaute Infrastruktur, die gemachten Erfahrungen und das gewonnene Problembewusstsein nicht in nachhaltiger Weise weitergereicht werden (können).

Diese Zeitschrift ist ein Versuch, den beschriebenen Dynamiken entgegenzuwirken. Ein weiterer wichtiger Schritt wäre die aktive Vernetzung der Beitragenden und deren Gruppierungen in den verschiedenen Städten, welche sich kritisch mit dem Thema Bildung auseinandersetzen. Im Februar 2020 hat ein Kollektiv der LNdk's Basel und Zürich auch aus diesen Motiven heraus am «Reclaim Democracy»-Kongress des Denknetzes - trotz Bedenken über die Zusammensetzung und Zugänglichkeit des Anlasses - teilgenommen

und dort einen Workshop zu den Themen «Herrschaftskritik, Widerstand und Emanzipation in den Bildungsanstalten» durchgeführt. Auffällig war, dass von den Anwesenden - mehrheitlich Personen, die selbst in Bildungsinstitutionen beschäftigt sind - zwar Kritik formuliert wurde, diese aber isoliert, auf die spezifische Institution geäußert wurde. Eine unserer Ansicht nach wichtige Frage für die Zukunft ist, wie wir diese vereinzelt Kämpfe noch mehr kollektivieren und institutionenübergreifend verschwestern können. Ziel der LNdk ist es auch - und in diesem Beitrag ist dieser Anspruch auch als Plädoyer zu verstehen - dass wir als Kommiliton_innen Bündnispolitik mit anderen kritischen, auch nicht-universitären Kollektiven betreiben, die sich in den Bereichen von Migrationsregimes, der Klimakrise, dem Feminismus, dem Anti-Faschismus und nicht zuletzt dem Antirassismus engagieren. ■

Mit Trägheit gegen Exzellenz



Wisst ihr, was wir auf keinen Fall gebrauchen können? Noch mehr erschöpfte Feminist*innen. Deswegen haben wir eine Student*innenverbindung gegründet, die sich Faulheit auf die Fahne schreibt. Denn Spass verderben, dachten wir uns, sollte auch Spass machen.

Es ist nun fast zwei Jahre her, seit sich der Frauen*streik an den Schweizer Hochschulen zu formieren begann. Im Frühjahr 2019 fanden wir uns zusammen, eine kleine Gruppe von Studierenden, Alumni*ae und Mitarbeiter*innen der Universität Basel, gewillt, die altehrwürdige Institution ein für alle Mal zu verändern. Diversity-Arbeit an Universitäten ist in etwa so, als wolle mensch die katholische Kirche reformieren – waghalsig und zermürend. Oder um es mit Sara Ahmed zu sagen: «Diversity-Arbeit ist chaotische, sogar schmutzige Arbeit. Sie bringt schweißtreibende Konzepte hervor, Konzepte, die dem Bemühen entspringen, Institutionen zu verändern, die oftmals gar nicht so sehr an einer Veränderung interessiert sind, wie sie vorgeben.» (Ahmed 2018, S. 124) Doch der allgemeine Aufbruch stimmte uns hoffnungsvoll und so zogen wir los und bastelten und buken Flyer, Siebdruckstände, Programme, Luftschlösser, Zimtschnecken und Transparente. Wir kletterten auf Leitern und verhüllten den Lehrer und sein Schüler, nur um ihn wenige Stunden später wieder in vollem patriarchalem Glanze vorzufinden. Er wurde zum Sinnbild, zum Stellvertreterkampf, für unseren aussichtslosen Widerstand. Wir verfassten gemeinsam mit anderen Gruppierungen Forderungen – 52, um genau zu sein – und übergaben sie der Uni-

versitätsleitung. Zusammen mit selbstgebackenen Vulva-Kekschen. Unsere Forderungen richteten und richten sich gegen jahrhundertalte Strukturen und (Denk-)Gewohnheiten. Wir begnügen uns nicht mit Wickeltischen und Quoten für Professorinnen, wir wollen einen Klimawechsel. Und die Wickeltische. Und die Quoten. Nach dem 14. Juni machte die Universität mit unseren Forderungen das, was sie am besten kann: Sie gründete eine Arbeitsgruppe. Als AG der «Diversity»-Kommission war es ihr selbsternanntes Ziel, unsere Forderungen zu sichten, zu sammeln und zu priorisieren. Wir kämpften für unseren Einsitz als Gästinnen und gleich noch für die Verwendung dieses Wortes dazu. Allmonatlich sassen wir bei, während unsere Forderungen verhandelt wurden. Der Sturz des Patriarchats? Das gehe zu weit, dann herrsche ja Anarchie. Wir lernten viel über die Rhetorik der Universität im Umgang mit Widerstand. Unliebsame Forderungen erhalten das Prädikat «bereits erledigt». Ihr wollt kritische Wissenschaften? Haben wir doch längst. Gleichheit und Diversity können «als Masken dienen», so Sara Ahmed, «um den Anschein zu erwecken, sich bereits verändert zu haben.» (Ahmed 2018, S. 122) So sahen wir Forderungen verschwinden und bekleben mit grünen Punkten. Die (monetäre) Förderung der Gen-

Savez-vous ce dont on n'a absolument pas besoin? D'encore plus de feminist.x.es épuisés.x.es. C'est la raison pour laquelle nous avons établi une association des étudiant.x.es qui se bat pour la paresse. Car nous avons pensé que gâcher le plaisir devrait aussi faire du plaisir.

Cela fait désormais presque deux années que la grève des femmes a commencé à s'établir dans les hautes écoles en Suisse. En printemps 2019 on s'est retrouvé.x.es, un petit groupe d'étudiant.x.es, alumni et collaborateurs de l'Université de Bâle avec la volonté de transformer cette bonne vieille institution une fois pour toutes. Le travail de diversité dans les universités est comparable à la tentative de reformer l'église catholique – téméraire et démoralisant. Ou avec les mots de Sara Ahmed : « Le travail de diversité est du travail chaotique et même sale. Il produit des concepts qui font transpirer, des concepts qui proviennent de l'effort de vouloir transformer des institutions qui dans la plupart des cas n'y sont pas tellement intéressées même si elles le prétendent. » (Ahmed 2018: 124) Mais l'atmosphère de renouveau nous a encouragé. Et ainsi nous avons commencé de bricoler et de cuir des dépliants, des stands de sérigraphie, des programmes, des châteaux en Espagne, des petits pains à la cannelle et des transparents. Nous sommes monté.x.es sur l'échelle pour voiler le professeur et son étudiant (voir image suivante), mais en les retrouvant dévoilés que quelques heures plus tard, rayonnant de nouveau de manière patriarcale. Ils sont devenus

l'emblème, de la lutte en procuration de notre résistance désespérée. Ensemble avec d'autres groupes, nous avons rédigé 52 demandes et les ont transmises à la direction de l'université, ensemble avec des biscuits en forme de vulve. Nos demandes étaient adressées et le sont encore contre des structures et pensées dépassées. Nous nous contentons pas de tables à langer et de quota de femmes, nous voulons un changement climatique. Suite au 14. Juin 2019 l'université a fait ce qu'elle sait faire le mieux avec nos exigences. Elle a créé un groupe de travail. Le but auto-proclamé de cette commission de 'diversité' était de passer au crible, de rassembler et de prioriser nos demandes. Nous avons lutté pour recevoir un siège dans le groupe de travail en tant qu'invité.x.es. On a suivi les séances chaque mois pendant lesquelles nos demandes étaient négociées. Le renversement du patriarcat? Cela irait trop loin, ça serait l'anarchie. Nous avons appris beaucoup sur la rhétorique de l'université face à la résistance. Des exigences désagréables reçoivent la mention 'déjà effectuée'. Vous aimeriez l'enseignement de la science et de la pensée critique? – cela fait déjà parti de notre offre. Le discours de l'égalité et de la diversité peut servir en tant que masque afin de suggérer l'impression que le changement s'est déjà effectué (Ahmed 2018 : 122). Ainsi, nous avons vu nos demandes disparaître et rester, évaluées et marquées avec des points verts. Le soutien et plus de ressources financières pour les études

12

genre? – pas de priorité. L'ajustement au standard universitaire des conditions de travail, des salaires et des assurances pour les employé.x.es des cantines et du personnel de nettoyage? – pas praticable. Quelques débats et neuf mois après, le groupe de travail et arrivé au but. Une recommandation pour la rectrice a été présentée. On nous a donné la possibilité de relecture (féministe), on a pu introduire des étoiles de genre (* moyen de langage neutre en allemand), et de réintroduire des exigences supprimées. Ensuite s'est passé ce que l'université sait aussi bien faire : On n'a plus jamais entendu d'elle. On n'a jusqu'aujourd'hui pas reçu de réponse ou prise de position, seulement une demande de patience lasse.

Rester immobile et consoler, cela fait parti des choses que la politique suisse maîtrise depuis longtemps. 1928, le cortège d'ouverture de la première exposition suisse du travail des femmes. Un groupe de femmes tire un escargot immense sur le terrain de l'exposition. L'escargot est un symbole pour la lenteur avec laquelle la lutte pour le droit de vote des femmes s'est déroulée. Cette vitesse d'escargot caractérise la politique suisse ainsi que l'université après la deuxième grève des femmes. Dans la commémoration et en s'appuyant sur les luttes qu'on a menées en tant que gâcheuses de plaisir institutionnelles on a entretemps créé une association des étudiant.x.es le symbole de laquelle est un escargot. Cet escargot ne représente pas seulement la paresse de l'université par rapport à des préoccupations féministes mais aussi le rejet de la pensée de performance et de l'excellence. En ne comptant pas notre association, il y a sept associations d'étudiant.x.es à



l'Université de Bâle dont cinq avec accès uniquement pour hommes. Ce contexte et aussi nos 52 demandes qui sont restées sans réponse montrent qu'une intervention féministe est d'autant plus nécessaire comme des espaces d'échange pour les intervenant.x.es, particulièrement pour des femmes qui sont hélas arrivées au XIXème siècle et qui ont une autre conception d'association des étudiant.x.es (même si cela cause du vertige à quelques Suisses conservateurs). La Socordia est un espace créé à cette fin. On aurait souhaité de trouver un espace pour la complicité féminine déjà au début de nos études afin de partager des expériences, des déceptions, mais aussi de la joie et des succès. La Socordia ne veut pas seulement critiquer mais aussi créer. Dans l'esprit d'un activisme autant frustrant que réjouissant: « Soit notre politique nous libère, transforme notre vie d'une manière positive, permet notre développement et nous offre de la joie, soit il y a quelque chose qui ne va pas. » (Federici 2020, S. 129) ■

der Studies? Nicht prioritär. Die Anpassung der Arbeitsbedingungen, Entlohnung und Versicherungen für Mitarbeiter*innen von Mensa und Reinigungsdienst an Standards der Unianstellungen? Nicht umsetzbar. Ein paar Streitgespräche und ein Dreivierteljahr später war die Arbeitsgruppe an ihrem Ziel angelangt: Eine Empfehlung über den Umgang mit den Forderungen für die Rektorin lag vor. Wir durften diese (feministisch) Korrekturlesen, ein paar Gendersternchen einfügen und verbannte Forderungen wieder hineinschuggeln. Danach geschah das, was die Universität am zweitbesten kann: Wir hörten nie wieder etwas von ihr. Wir haben auf unsere 52 Forderungen bis heute keine Antwort erhalten, keine Stellungnahme, nur ein müdes Vertrösten (auf Nachfrage).

Stillhalten und Vertrösten, das kann die Schweizer Politik natürlich schon länger. Das Jahr 1928, der Eröffnungsumzug der ersten Schweizerischen Ausstellung für Frauenarbeit: Eine Gruppe Frauen zieht eine riesige Schnecke auf das Ausstellungsgelände. Die Schnecke gilt als Symbol für die Langsamkeit, mit der der Kampf ums Frauenstimmrecht in der Schweiz vonstatten ging. Ebendieses Schneckentempo zeichnet die Schweizer Politik auch ein Jahr nach dem zweiten nationalen Frauen*streik aus. Und die Universität steht ihr in Nichts nach. In Anlehnung und Gedenken an die Kämpfe, die wir als institutionelle Spassverderber*innen geführt haben, gründeten wir in der Zwischenzeit eine Student*innenverbindung, deren Symbol die Schnecke ist. Sie steht aber nicht nur für die Trägheit der Universität in Bezug auf feministische Anliegen, sondern auch für eine Verweigerung von Leistungsdenken und Exzellenz. Die Universität Basel zählt ohne uns sieben

Verbindungen. Davon sind zwei gemischtgeschlechtlich organisiert, während fünf ausschliesslich Männern vorbehalten sind. Wie diese Tatsache und unsere 52 unbeantworteten Forderungen zeigen, ist eine feministische Intervention genauso dringend notwendig, wie ein Austauschraum für die Intervenierenden, insbesondere für Feminist*innen wie uns, die leider Gottes nun mal im 21. Jahrhundert angekommen sind und das Konzept der Verbindung deshalb einmal anders denken wollen (auch wenn manch konservativerem Schweizer dabei etwas schwindlig werden mag). Die Socordia ist ein Gefäss dafür. Zu Beginn unseres Studiums hätten wir uns gewünscht, einen Ort für feministische Kompliz*innenschaft vorzufinden. Um Erfahrungen und Enttäuschungen, aber auch Freude und Erfolge zu teilen – mit ähnlichen Zielen und Zweifeln. Die Socordia will nämlich nicht nur kritisieren, sondern auch erschaffen. Im Sinne eines gleichermassen frustrierenden wie «freudvollen Aktivismus»: «Entweder ist unsere Politik befreiend, entweder sie verändert unser Leben auf positive Weise, lässt uns wachsen, bereitet uns Freude, oder mit ihr stimmt etwas nicht.» (Federici 2020, S. 129) ■

Literatur(e)

Ahmed, Sara: Feministisch leben! Manifest für Spassverderber*innen. Aus dem Englischen von Emilia Gagalski. Unrast Verlag 2018.
Federici, Silvia: Jenseits unserer Haut. Körper als umkämpfter Ort im Kapitalismus. Aus dem amerikanischen Englisch von Margarita Ruppel. Unrast Verlag 2020.

13

Racisme structurel: L'UNIGE complice

14

De Minneapolis à la Suisse, nique la police!

Die Ermordung George Floyds durch die Polizei von Minneapolis wurde zum Stein des Anstosses. Obwohl antirassistische Kämpfe seit langem bestehen, brauchte es einen weiteren Mord, damit sich Rassismus als Thema endlich in der öffentlichen Debatte durchsetzen konnte. Auch wenn man keine Sympathie für die Polizei und ihre Verbrechen hat, ist der Rassismus des bewaffneten Arms des Staates nur die Spitze des Eisbergs. Gemäss der Broschüre des Festivals 'Rupture' zum Thema der Dekolonisierung der Künste ist

«struktureller Rassismus, auch institutioneller Rassismus, systemischer Rassismus oder staatlicher Rassismus genannt eine Form des Rassismus, welcher sich in den Praktiken sozialer und politischer Institutionen wiederfindet. Er widerspiegelt sich in Ungleichheiten bezüglich Reichtum, Einkommen, Strafjustiz, Arbeits- und Wohnungsmarkt, Gesundheitswesen, politischer Macht sowie Bildung»¹.

Struktureller Rassismus und die Komplizenschaft der Uni Genf

Auch an der Universität grassiert Rassismus. Wieviele rassifizierte² Personen sind Teil der Professor_innenschaft, des akademischen Mittelbaus oder des Bereichs der Verwaltung und Technik? Zu wenige. Dies steht im Gegensatz zum Personal im Be-

reich der Sicherheit, Reinigung und Gastronomie. Abgesehen davon, dass es sich um soziale Minderheiten handelt, die tagtäglich mit Dispositiven der Unterdrückung konfrontiert werden, sind diese Arbeiter_innen meist unsichtbar; wie viele von uns haben jemals die Reinigung eines Hörsaals miterleben können? Zu wenige, da diese Arbeiten am Abend, nachts oder an Wochenenden ausgeführt werden. Auch dies ist Teil des strukturellen Rassismus an der Universität. Einerseits werden Weisse für sozial angesehene Stellen eingestellt, andererseits findet eine Auslagerung mühevoller und undankbarer Arbeit an Privatunternehmen statt, die grösstenteils rassifizierte Personen einstellen, was die Senkung der Löhne und die Steigerung von Profiten ermöglicht. Offensichtlich gibt es auch rassifizierte Personen, die im akademischen Bereich arbeiten. Jedoch ist ein_e schwarz_e Professor_in kein Gegenbeispiel, sondern viel eher die Ausnahme, welche die Regel bestätigt.

Auch die Studierenden erfahren strukturellen Rassismus durch die Vorselektion der Inhalte von universitären Lehrveranstaltungen, was mit fehlendem Wissen und Ausblendungen einhergeht. Dies geschieht dadurch, dass Autor_innen, Denker_innen oder Theoretiker_innen, die vorgestellt werden, fast immer weiss sind. Oder dadurch, dass in Lehrveranstaltungen der Geschichte oder Internationalen Beziehungen vergessen geht, die Geschichte der Ränder bzw. der aussereuropäischen Regionen miteinzubeziehen. Oder, dass kein kritisches Wissen über die koloniale Vergangenheit Europas oder der Schweiz produziert wird. Das vermittelte Wissen wirkt ungläubig, wenn

15

De Minneapolis à la Suisse, nique la police!

Le meurtre de George Floyd par la police de Minneapolis a servi de déclic. Bien que les luttes antiracistes existent depuis longtemps, il a fallu un meurtre de plus pour que la question du racisme soit enfin imposée dans le débat public. Mais si on n'aime pas la police et ses crimes, force est de constater que le racisme au sein du bras armé de l'Etat n'est que la pointe visible de l'iceberg ; le racisme structurel, lui, est partout. Selon la brochure Rupture,

«Le racisme structurel, aussi appelé racisme institutionnel, racisme systémique ou d'Etat, est une forme de racisme qui se retrouve dans la pratique des institutions sociales et politiques. Elle se reflète dans les inégalités en matière de richesse, de revenu, de justice pénale, d'accès à l'emploi et au logement, de soins de santé, de pouvoir politique et d'éducation»¹.

Racisme structurel : l'Unige complice

A l'Université aussi le racisme sévit. Combien de personnes racisées² constituent le corps professoral, le corps intermédiaire, celui des chercheur.euse.x.s, des membres du PAT [personnel administratif et technique] ? Trop peu. En comparaison, un grand nombre de personnes travaillant dans la sécurité, le nettoyage ou la restauration sont racisées. En plus d'être des minorités sociales éprouvant au quotidien des dispositifs oppressifs, ces travailleur.euse.x.s sont invisibilisé.e.x.s ;

combien d'entre nous ont déjà pu assister au nettoyage d'un amphithéâtre ? Trop peu ; car ces tâches sont réalisées en soirée, dans la nuit ou durant le week-end. Le racisme structurel à l'Université, c'est aussi ça. D'un côté, engager des blanc.he.x.s pour des postes socialement valorisés [professeur.e.x.s, conférencier.ère.x.s, chercheur.euse.x.s, etc.]. De l'autre, soustraire les services considérés comme « ingrats » [nettoyage, sécurité, restauration] aux entreprises employant massivement des personnes racisées, leur permettant de baisser les salaires pour augmenter les profits. Il y a évidemment des personnes racisées travaillant pour l'Académie ; mais un.e.x prof' noir.e.x n'est pas un contre-exemple au racisme structurel de l'Université, bien plutôt l'exception qui confirme la règle.

Les étudiant.e.x.s éprouvent aussi directement le racisme structurel par le contenu même des cours universitaires, que ce soit dans l'absence de savoir, sa restriction ou sa décrédibilisation. Absence de savoir, car les auteur.trice.x.s, penseur.euse.x.s ou théoricien.enne.x.s étudié.e.x.s sont presque toujours blanc.he.x.s. Restriction du savoir, lorsque des cours d'histoire ou relations internationales « oublient » d'étudier l'histoire des marges [comprenez : extra-européenne], ou qu'aucun savoir critique n'est produit

sur le passé colonial européen et suisse. Décrédibilisation du savoir, quand, de Carl-Vogt à John Locke, les personnes étudiées sont elleux-même racistes.

L'accès à l'Unige est empêché pour les personnes racisées. Profilage racial devant les bâtiments, contrôles par la police et des sécu' dans les bâtiments, salles de cours et bibliothèques, interdiction de périmètre délivrées par les flics aux personnes de passage, criminalisation des personnes racisées dans les bibliothèques et cafétéria, autant de processus tristement courant dans cette Unige raciste³. Le racisme est tellement intégré dans l'institution qu'un doctorant de droite peut tranquillement se permettre de mélanger racisme et classisme dans un article abject parut dans la presse bourgeoise sans que le rectorat ne prenne position⁴.

Mais le racisme structurel empêchant l'accès à l'université ne s'arrête pas là ; il trouve son extension dans l'administration universitaire, où des politiques restrictives d'équivalence de diplôme pour les étudiant.e.x.s extra-européen.ne.x.s sont mises en place. Si le fond du problème réside bien dans les fameux accords de Lisbonne, l'Unige, en les appliquant, se rend complice, donc coupable, de ces politiques administratives ouvertement racistes.

Plus « anecdotique » mais tout aussi révélateur, le racisme de l'institution universitaire s'expose également ostensiblement dans l'espace public. Le dernier bâtiment universitaire, inauguré en 2015, porte le nom de Carl-Vogt. Or, Carl-Vogt,

scientifique de renom au XIXème siècle, était aussi ouvertement raciste et s'enrichissait par la traite négrière⁵. Voilà l'image publique que se donne l'Unige aujourd'hui.

Racisme partout, justice nulle part

Ainsi, l'Université de Genève produit et reproduit un racisme structurel. Elle le produit dans son fonctionnement et dans ses politiques racistes [équivalence de diplôme, administration, emploi, accès au bâtiment, cours, etc.]. Elle le reproduit, car le racisme structurel est un mécanisme qui s'étend bien au-delà des murs de l'Université. L'accès au logement, au travail, au droit à la ville ; les obstacles administratifs, les difficultés d'accès à l'aide sociale, la piètre prise en charge médicale ; la déconsidération des personnes, des corps et de leur parole ; en un mot, la déshumanisation des corps racisés, sont autant de processus produisant un racisme structurel qui frappe les personnes racisées de la ville, du pays, du continent.

A Genève, le racisme structurel des modes de vie. Des partis politiques de droite et d'extrême-droite s'affichent éhontément racistes [UDC, MCG]. La situation des R/MNA⁶ l'atteste : contrôles incessants et arrestations abusives de la police, difficulté d'accès au logement et à la nourriture, pas de scolarisation prévue. Lorsque le SPMi⁷ refuse de loger des jeunes à la rue, que l'Etat refuse leur scolarisa-

an den offen rassistischen administrativen Verfahren.

Eher "anekdotisch", jedoch nicht weniger aufschlussreich, manifestiert sich der institutionelle Rassismus der Universität im öffentlichen Raum. Das neueste universitäre Gebäude wurde 2015 eingeweiht und trägt den Namen eines berühmten und gleichzeitig offen rassistischen Wissenschaftlers des 19. Jahrhunderts, Carl Vogt, der sich auch am Sklavenhandel bereicherte.⁵ Dies zum Bild, welches die Universität Genf der Öffentlichkeit präsentiert.

Racisme partout, justice nulle part

Dadurch produziert die Universität Genf strukturellen Rassismus. Dies geschieht in ihrem alltäglichen Betrieb sowie in ihrer rassistischen (Bildungs-) Politik (Anerkennung von Diplomen, Administration, Stellenvergabe, Zugang zu Gebäuden und Lehrveranstaltungen). Zugleich reproduziert sie Rassismus. Denn struktureller Rassismus ein Mechanismus ist, welcher über die Universitätsmauern hinausgeht: man Er manifestiert sich im Zugang zu Wohnraum und Arbeit, bezüglich dem Recht auf Stadt, den administrativen Hürden, dem erschwerten Zugang zu Sozialhilfe und medizinischer Versorgung, der Ausblendung von Menschen und ihren Lebensrealitäten sowie von Körpern und ihren Botschaften. Die damit verbundene Entmenschlichung der rassifizierten Körper ist Teil von Prozessen, die strukturellen Rassismus reproduzieren und die rassifizierte Personen nicht nur in der Stadt Genf, sondern in der Schweiz und auf der ganzen Welt betrifft.

In Genf sind die Lebensformen durch Rassismus strukturiert. Rechte und rechtsextreme Parteien (SVP, MCG/Mouvement Citoyen Genevois) zeigen sich unverhohlen rassistisch. An der Situation Ge-

die thematisierten Wissenschaftler von Carl-Vogt bis zu John Locke selbst Rassisten waren.

Der Zugang zur Universität ist für rassifizierte Personen erschwert. Es gibt Racial profiling vor den Gebäuden, Polizeikontrollen und Sicherheitspersonal in den Gebäuden und Räumlichkeiten sowie Bibliotheken, Rayonverbote für Passant_innen, Kriminalisierung von rassifizierten Personen in Bibliotheken oder Cafeterien - eine Vielzahl von Prozessen, die bedauerlicherweise gängig an der rassistischen Universität Genf sind.³

Rassismus ist derart Teil der Institution, dass ein Jus-Doktorand sich ohne weiteres erlauben kann, einen mit Rassismus und Klassismus durchzogenen Text in einer bürgerlichen Zeitung zu publizieren, ohne dass das Rektorat dazu eine Position bezieht.⁴ Doch der strukturelle Rassismus endet nicht beim Thema des Zugangs zur Universität. Er findet seine Verlängerung in der Administration der Universität, wo restriktive Gesetze gegen die Anerkennung von aussereuropäischen Student_innen errichtet werden. Auch wenn diese Probleme in den berühmten Lisboner Verträgen gründen, indem die Uni Genf diese umsetzt, trägt sie eine Mitschuld

flüchteter und unbegleiteter Kinder und Jugendlicher, die ständiger Kontrollen und unrecht-mässigen Verhaftungen durch die Polizei ausgesetzt sind, an den Hürden im Zugang zu Wohnraum und Verpflegung sowie fehlende Einschulung von Kindern zeigt sich der strukturelle Rassismus im Alltag. Die Verweigerung der Kinder- und Jugendschutzbehörde und des Kantons für die Beherbergung obdachloser Jugendlicher zu sorgen⁷ sowie den Zugang zu schulischer Bildung zu gewährleisten oder die systematischen Verstösse gegen die Bundesverfassung und die UN-Kinderrechtskonvention⁹ sind Teil der rassistischen Migrationspolitik. Der Brand im Foyer des Tattes ist diesbezüglich ein schmerzhaftes Beispiel.¹⁰ Gleichzeitig werden von der Polizei weiter rassifizierte Menschen getötet¹¹.

Rassismus ist ein vielschichtiges und komplexes ein Herrschafts- und Unterdrückungssystem. Gerade weil er unsere Institutionen, unser Rechtssystem sowie die Politik und Regierung auszeichnet und die Körper, das Leben und den Alltag der rassifizierten Personen durchdringt, ist er strukturell. Dies steht auch damit in Zusammenhang, dass die Institutionen wie die Universität Genf Rassismus produzieren und reproduzieren und damit die Gewalt an Körpern, Leben und im Alltag von Menschen perpetuieren. Um diese rassistischen Verhältnisse zu überwinden, müssen unsere Institutionen und damit auch die Universität auf den Kopf gestellt werden. De Minneapolis à la Suisse, nique le racisme! ■

tion, que le DSES⁸ viole systématiquement la Constitution fédérale et la Convention relative aux droits de l'enfant⁹, qu'est-ce que c'est, sinon des politiques migratoires racistes ? L'incendie du foyer des Tattes de 2014 en est un douloureux exemple¹⁰. Et pendant ce temps, la police cantonale continue de tuer des personnes racisées¹¹.

Le racisme est donc un système d'oppression et de domination pluriel et complexe. C'est parce qu'il est caractéristique de nos institutions, de nos systèmes juridiques, politiques, et gouvernementaux, qu'il s'imisce jusque dans les plus petits recoins des corps, des vies et des quotidiens des personnes racisées qu'il est structurel.

Mais on n'oubliera pas qu'il ne l'est pas pour rien : c'est parce que des institutions comme l'Unige produisent et reproduisent du racisme qu'il se pérennise et continue de brutaliser corps, vies et quotidiens. Dès lors, pour renverser le racisme de façon radicale, il faudra bien renverser nos institutions, et l'Université avec. De Minneapolis à la Suisse, nique le racisme ! ■

¹ Brochure Rupture : dissocier, transformer, (dé) construire les récits, corédigée par le TU et la Librairie la Dispersion, octobre 2019.

² Définition tirée de CUKIERMAN, Leïla, DAMBURY, Getry, VERGÈS, Françoise (dir.), *Décolonisons les Arts !*, Edition L'Arche, 2018, p. 7 : « la „race“ n'existe pas mais des groupes et individus font l'objet d'une „racisation“, d'une construction sociale apparentée à une définition historique et évolutive de la „race“. Les processus de racisation sont les différents dispositifs – juridiques, culturels, sociaux, politiques – par lesquels des personnes et des groupes acquièrent des qualités (les Blancs) ou des stigmas (les „autres“) ».

³ Voir notre article Ouverture de l'Université, de la théorie à la pratique, 4 juin 2019 : <https://cuae.ch/ouverture-de-luniversite-de-geneve-de-la-theorie-a-la-pratique/>.

⁴ NE PAS voir l'article de Gabriel Jaccard dans la Tribune de Genève, 16.12.2019.

⁵ Voir l'article de Juliet Fall, professeure à l'Unige, dans Le Courrier, 17.06.2020.

⁶ Mineur.e.x.s Non-Accompagné.e.x.s, requérant.e.x.s d'asile ou non.

⁷ Service de Protection des Mineur[e.x.].s.

⁸ Département de la Santé, de l'Économie et de la Sécurité.

⁹ Voir les articles du collectif Lutte des MNA sur renverse.co : <https://renverse.co/infos-locales/Lettre-ouverte-de-la-permanence-des-avocats-e-s-des-MNA-2568> et <https://renverse.co/infos-locales/MNA-Lettre-ouverte-au-Conseil-d-Etat-2373>.

¹⁰ Voir la brochure Les Tattes. Incendie et autres cauchemars.

¹¹ Umüt Kiran, tué par des flics le 18 avril 2010 : <https://renverse.co/infos-locales/Ils-ont-tue-Umut-Nous-n-oublions-pas-2548> ; Wissam El-Yamni, tué par des flics le 1er janvier 2012 : <https://renverse.co/infos-d-ailleurs/Justice-et-solidarite-pour-Wissam-El-Yamni-1893> ; Hervé Mandundu, tué par des flics le 6 novembre 2016 : <https://renverse.co/infos-locales/Bex-Vaud-Quand-la-Police-assassine-834> ; Lamin Fatty, tué par des flics le 24 octobre 2017 : <https://renverse.co/infos-locales/Lamin-Fatty-Nous-nous-soulevons-pour-notre-frere-qui-est-decede-1271> ; Mike Ben Peters, tué par des flics le 28 février 2018 : <https://renverse.co/infos-locales/Mercredi-a-Lausanne-la-police-a-tue-Mike-du-collectif-Jean-Dutoit-1409>.

Repression an der Uni? Nicht mit uns!

Neue Disziplinarverordnung an der UZH

20

Wer bei einer Prüfung abschreibt, spickt oder sonst wie betrügt, wird von der Uni bestraft. Wer fremde Texte als seine eigenen ausgibt, also ein Plagiat begeht, wird sanktioniert. Das Mass dieser Strafen ist in der Disziplinarverordnung geregelt. Bis anhin konnten Verstösse gegen die Disziplinarordnung mit schriftlichen Verweisen und/oder Suspendierungen bestraft werden. Grundsätzlich liesse sich schon darüber diskutieren, ob solche Strafen bei Plagiaten und Betrug sinnvoll sind. Natürlich kann solches Fehlverhalten nicht toleriert werden; trotzdem gibt es sicherlich effektivere und fairere Wege mit diesen Vergehen umzugehen.

Die Universitätsleitung jedoch bewegt sich in die entgegengesetzte Richtung. Sie kündigen an, die Disziplinarverordnung zu verschärfen. Die Strafen werden erhöht, neu sollen Verstösse mit bis zu 5000.- Franken bzw. mit 40 Sozialstunden sanktioniert werden. Liest man diese Verordnung genau durch, so fällt auf, dass es bei den Verstössen nicht nur um Plagiate und Betrug bei Prüfungen geht. Ebenfalls geahndet werden Ruhestörungen des Universitätsbetriebs. Was vielleicht auf den ersten Blick legitim scheint, entpuppt sich auf den zweiten als Riesenproblem. Denn durch die breitgefaste Formulierung können als Ruhestörungen auch politische Aktionen gezählt werden. Im letzten Jahr war die Uni vermehrt ein Ort des politischen Aktivismus. Und das ist gut so! Die Uni ist eine Bildungseinrichtung, die sich auf die Fahne

schreibt, kritisches und selbstständiges Denken zu fördern und zu unterstützen. Doch wenn sich Kritik gegen die Universität richtet, oder dieser unangenehm wird, dann scheinen diese Grundsätze nicht mehr ganz so fundamental wichtig für die Leitung zu sein.

Politischer Kontext

Der Klimastreik wie auch das queer feministische Hochschulkollektiv waren vor allem im letzten Jahr präsent und laut, zurecht! Vieles an den Universitäten läuft nicht gut genug. Unter den Dozierenden sind trans-Menschen, Frauen und People of Color relativ stark unterrepräsentiert. Hinzu kommt der Trend der Kommerzialisierung von universitären Institutionen. Diese ein Problem, welches bei der Langen Nacht der Kritik immer wieder im Zentrum steht, weil Kommerzialisierung unter anderem die Chancengleichheit reduziert. Rechtsextremismus und Faschismus ist im grossen Stil wieder salonfähig geworden, wie die beunruhigenden Beispiele USA oder Grossbritannien zeigen. Im vergangenen Semester wurden an der UZH rechtsextreme Plakate angebracht, die gegen den «Kulturmarxismus» werben. Es handelt sich dabei um eine Verschwörung gegen Universitäten und zeigen die Ablehnung intellektueller Stimmen. Genau deshalb ist es jetzt wichtig, dass progressive Politik an den Universitäten Raum hat.

Die KriPo, das queer feministische Hochschulkollektiv und der Klimastreik haben sich zusammengeschlossen und am 24. Mai in

einem offenen Brief das Vorhaben der Studienleitung aufs schärfste kritisiert.

Als ersten Kritikpunkt nannten wir die Verstärkung von Ungleichheit an der Universität. Nehmen wir zum Beispiel an, eine Jura-Studentin finanziert sich ihr Studium mit einem Nebenjob, in dem sie 1500 Franken monatlich verdient. Denn ihre Eltern können sie nicht weiter unterstützen. Von ihrem Geld bezahlt sie den Mietanteil ihrer Studierendenwohngemeinschaft, ihre Versicherungen, Handykosten und Semestergebühren. Zum Leben bleibt nicht viel übrig, sparen ist bei einem solchen Einkommen unmöglich. Nehmen wir weiter an, die Studentin ist aktiv im feministischen Hochschulkollektiv und wird wegen Störung des universitären Betriebs mit diesen 5000.- bestraft. Stellen wir uns eine zweite Studentin vor. Sie studiert Wirtschaft. Arbeiten muss sie während dem Semester nicht, da ihre Eltern vermögend sind. Nach einem sowieso schon anstrengenden Semester steht ihre Bachelorarbeit an. Doch sie braucht dringend einen Tapetenwechsel. Also bezahlt sie kurzerhand einen Ghostwriter fürs Schreiben, während sie in Australien Tauchferien macht. Das Plagiat fliegt auf. Auch sie wird mit 5000 Franken bestraft. Doch sie bemerkt die fehlenden 5000 Franken kaum auf ihrem Konto. Während Geldstrafen finanziell schlechter gestellte Studierende existentiell bedrohen, können sich reiche Studierende freikaufen. So werden strukturelle Ungleichheiten zwischen Studierenden aufgrund derer finanziellen Mitteln

verstärkt statt reduziert.

Die Universität betonte immer wieder aufs Neue, dass es bei der Revision darum gehe, gegen Plagiatsfälle vorgehen zu können. Uns stellte sich deshalb die Frage, weshalb Verstösse gegen die Disziplinarverordnung dann nicht auch so definiert sind. Der Gegenstand der Verstösse ist so breit gefasst, dass gänzlich unklar bleibt, was überhaupt geahndet werden kann. Dies schafft Unsicherheit und kann somit aktivistische Aktionen hemmen. Ginge es dem Universitätsrat tatsächlich darum, wiederholte Plagierer*innen zu sanktionieren, so hätte er beispielsweise beim Ablauf bei Plagiatsfällen ansetzen können. Oftmals werden Erstvergehen nämlich nur innerhalb der Fakultäten erfasst. Ein möglicher, effizienter Weg, wiederholte Vergehen besser bestrafen zu können, wäre die Erfassung auf Universitätsebene. Eine Erneuerung in diese Richtung ist aber nicht geplant. Dies wirkt willkürlich. Und erhärtet bei uns den Verdacht, dass es der Uni in erster Linie um die Repression unliebsamer politischer Aktionen geht.

Ein weiterer Kritikpunkt des feministischen Hochschulkollektivs, des Klimastreiks und der KriPo war die Intransparenz der Entscheidung. Denn weder der Zeitpunkt noch die strukturellen Bedingungen ermöglichten uns, uns zur Revision zu äussern, geschweige denn Einfluss darauf zu nehmen. Die Diskussion um die Revision der Disziplinarordnung waren seit zehn Jahren im Gang. Die Entscheidung darüber sollte am 25. Mai getroffen werden. Die Änderung wurde von der Universitätsleitung also nicht nur während des Lockdowns abgehandelt, sondern auch während der Prüfungsvorbereitungszeit. Wir Studierenden hatten deshalb kaum Ressourcen uns zu organisieren und zu wehren gegen diese anmassende Revision.

Die Revision bringt eine untragbare Ent-

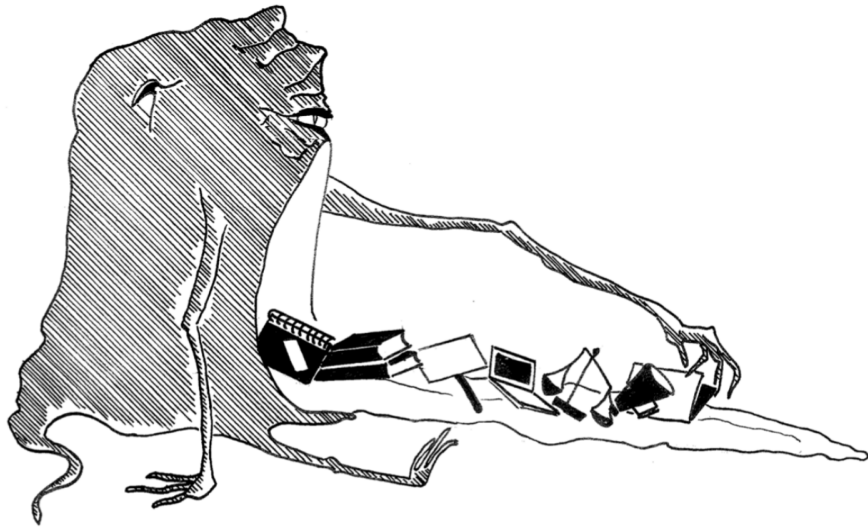


Illustration von Lilli Schaugg

22 politisierung mit sich. Es ist unverständlich, weshalb Plagiatsfälle gleich geahndet werden können, wie Ruhestörung des universitären Betriebs durch politischen Aktivismus, kritischem Denken und dem Aufbegehren gegen strukturelle Ungerechtigkeiten und Unterdrückung. Bisher lag dies im Ermessen einer sechsköpfigen Disziplinarkommission. Doch mit der Revision kann dies dem Universitätsanwalt übergeben werden. Eine solche Machtkonzentration ist untragbar. Dies folgt dem allgemeinen Trend in allen bürgerlichen Demokratien, Entscheidungen immer intransparenter durchzuführen. Es ist klar, dass das bürgerliche System zunehmend in Krise gerät: Die Folgen der Wirtschaftskrise von 2008 sind vielerorts immer noch nicht überwunden, Austerität blutet Normalverdienende aus und die Corona-Pandemie entreisst den bürgerlichen Demokratien weitere Ressourcen. Die Klima-Krise ist hierbei noch nicht einmal angesprochen. Kurz: Unser System gerät zunehmend ins Wanken, was Furcht in der bürgerlichen Elite bedeutet. Dies bedeutet einen zunehmenden Autoritarismus in der politischen Mitte und der politischen Rechten. Dieser Prozess ist glücklicher-

weise noch nicht so fortgeschritten in der Schweiz wie in beispielsweise den USA oder Frankreich. Aber wir leben im selben System, darum sind die politischen Entwicklungen vergleichbar. Ein Grund, warum Rechtsextremismus in der Schweiz im letzten Jahr einige Rückschritte erlebt hatte, lag dank dem politischen Aktivismus der Linken, in welcher Universitäten eine wichtige Rolle gespielt hatten. Dies macht es klar, warum die Revision der Disziplinarordnung scharf zu kritisieren ist.

Zerfall der universitären Werte

Die Revision wurde trotz allem vom Universitätsrat trotzdem beschlossen. Einzig bezüglich der Höhe der Geldstrafe wurde noch eine Änderung vorgenommen. Statt 5000.- CHF wurde die Höchststrafe auf 4000.- reduziert. Wenn das ein Kompromiss sein sollte, ist dieser absolut lächerlich. Es zeigt sich, dass die Universitätsräte nicht verstanden haben, was das Problem solcher Geldstrafen ist. Nach der Revision liessen auch die Kantonsfraktion der SP und der VSUZH ihren Unmut verlauten.

Mit einer Interpellation schliessen sich Personen der SP Zürich unserer Kritik an. Sie ver-

langen zudem Auskunft vom Regierungsrat über den Hintergrund zur Verschärfung, die Entwicklung von Plagiatsfällen in den vergangenen zehn Jahren. Ausserdem wollen sie wissen, ob und wie die Einsprachen der Studierenden bei der Revision berücksichtigt wurden und wie die Universität sicher stellen will, dass die finanzielle, berufliche, private und schulische Situation der Studierenden berücksichtigt wird bei der Sanktionierung, damit eine Zweiklassenjustiz vermieden wird. Auch der Verband der Studierenden der Universität Zürich VSUZH erheben ihre Stimme gegen die Revision. In ihrer Medienmitteilung vom 05.06.2020 verkündete der VSUZH: «Der VSUZH hat sich seit 2017 mit Delegierten sowohl in der Erweiterten Universitätsleitung wie auch dem Universitätsrat am Prozess der Ausarbeitung der neuen Disziplinarverordnung beteiligt. Dabei waren unsere grundlegenden Anliegen von Anfang klar formuliert. Kritisch stehen die Studierenden gegenüber zwei wesentlichen Punkten; einerseits die allgemeine Einführung gemeinnütziger Arbeit und Geldleistungen als Disziplinarmaßnahmen, zweitens die Verschiebung der Entscheidungskompetenz hin zur Universitätsanwältin oder Universitätsanwalt.»

Obwohl Studierende seit 3 Jahren am Prozess mitbeteiligt waren und sich wiederholt eingebracht hatten, kümmerte dies die Universitätsleitung nicht wirklich. Die Revision der Disziplinarverordnung steht somit. Wir wollen das jedoch nicht tolerieren. Deshalb geht unser Kampf weiter.

Wie geht es weiter?

Fest steht, die Revision der Disziplinarverordnung muss bekämpft werden. Wie ist dies jedoch zu bewerkstelligen? Begleitet von einer Transpi-Aktion legte der VSUZH am 13. Juli

Rekurs beim Verwaltungsgericht Zürich ein. Das neugegründete «Bündnis gegen Disziplin» schreibt in der Medienmitteilung vom 13. Juli Folgendes:

«Der Verband der Studierenden legt heute, am 13. Juli, Einsprache gegen die neue Disziplinarverordnung der UZH ein. Wurde in der Ausarbeitung der Verordnung ihre Position kaum berücksichtigt, wollen Studierende jetzt im Zuge der Einsprache eine breit angelegte Debatte anstossen. Begleitet wurde die Einreichung des Rekurses durch eine Transparent-Aktion. Dazu schlossen sich unterschiedliche studentische Organisationen, wie etwa das Feministische Hochschulkollektiv, der Klimastreik an den Hochschulen und die Kritischen Jurist*innen Zürich, in einem Bündnis zusammen. Dieses will mit der Aktion den Auftakt zu einer breit abgestützten Opposition gegen die repressive Verordnung und die undemokratischen Entscheidungsstrukturen an den Hochschulen machen.»

Das Resultat des Rekurses wird sich im September zeigen. Für uns ist klar, dass wir uns gegen autoritäre Tendenzen an den Hochschulen jederzeit wehren. Zurzeit arbeiten das feministische Hochschulkollektiv, die Kritischen Jurist*innen, die KriPo, Juso und Klimastreik im Bündnis gegen Disziplin zusammen. Weitere Verbündeten werden gesucht und die Kämpfe werden auf allen Kanälen geführt. In den Medien, auf der Strasse und nicht zuletzt in den Vorlesungssälen und auf den Gängen der Universitäten. ■

Kritik in der Denkfabrik

Vorliegender Text ist von zwei am Campus in Olten Studierenden geschrieben worden. Er entspricht der subjektiven Darstellung eigener Erfahrungen im Zusammenspiel mit Vorstellungen im Umgang mit Kritik. Erlebte Beispiele leiten die Auseinandersetzung ein und werden in Bezug zu Strukturen und hochschulinternen wie -externen Zusammenhängen gesetzt. Abschliessend wird eine Perspektive des an emanzipativer Praxis orientierten Studiums Sozialer Arbeit skizziert. Wir erachten die Artikulation der Erfahrungen, das Reflektieren und den Austausch darüber als eminent wichtig - was wir mit den folgenden Seiten zu unterstreichen versuchen.

Bildungskontext Fachhochschule

Studieren zielt aus Sicht der Fachhochschule darauf ab, sich im Getriebe eines Innovationsmotors «für Gesellschaft und Wirtschaft» einzufinden.¹ Es gilt, sich (neues) Wissen und vor allem Kompetenzen anzueignen, welche auf dem Arbeitsmarkt als Professionelle, da als Innovationskraft ausgebildet, feilgeboten werden.² Offensichtlich präsentiert sich die Fachhochschulwelt als Aushängeschild des erfolgreich-schweizerischen dualen Bildungswegs (vgl. exemplarisch FHNW a und fhnews 2020).

Wenn die Hochschule auch damit wirbt, das Studium biete «viel Raum für Selbstorganisation und eine individuelle Studiengestaltung», gibt es hierfür Studienordnungen, Bachelorprogramme, Prüfungsreglemente und etliche weitere Dokumente, in welchen schriftlich festgehalten ist, was wann und wie zu erledigen ist, Richtlinien im Kleingedruckten, sozusagen. Ich zahle (Studiengebühren), führe das Studium in den dafür vorgesehenen Operationen durch und erhalte dafür ECTS-Punkte - wobei, innerhalb der Vorgaben, selbst geplant und organisiert wird.

Beispiele der Erfahrung von Momenten (gehemmter) Kritik

Die Räumlichkeiten des Campus Olten - zuweilen auch Denkfabrik genannt³ - werden während laufenden Semestern an Externe vermietet. 2019 hat der Schweizer Fussballverband in den Räumlichkeiten des Campus Olten eine Tagung zum Thema Sicherheit im Fussball durchgeführt (vgl. sfl 2019). Bekannt wurde im Vorfeld, dass ein Zürcher Politiker als Gastredner eingeladen ist, welcher durch eine repressive Politik gegenüber Geflüchteten und Fussballfans - trotz seiner noch immer eher linken Parteizugehörigkeit - bekannt ist und unter anderem dafür von verschiedenen Seiten - etwa von Betroffenen, Sozialarbeitenden und Aktivist*innen - stark kritisiert wird.

Einigen Studierenden war dies zu Ohren gekommen, was sie zum Anlass nahmen, aus sozialarbeiterischer Sicht ein klares Statement abzugeben und deren Forderungen zu platzieren. So wurde nach Ende der Veranstaltung ein Transparent sowie Flyer aufgehängt, welche mit einem Wortspiel aus dem Namen des Politikers sowie der Forderung der Studierenden bestanden. Eine Stellungnahme zur Aktion wurde auf der Website der Fachschaft-HSA (Studierendenvertretung) solidarisiert publiziert (vgl. FS HSA a). Aufgrund dieser Aktion - das Plakat und die Flyer wurden mit «Sozialarbeitende der HSA» unterschrieben - wurde das Präsidium der Fachschaft-HSA von der Studienleitung zum Gespräch gebeten. Unter anderem auch, weil diese Aktion über die Denkfabrik hinaus Wellen schlug (vgl. NZZ 2019).

Das Aufhängen von Transparenten im sehr sauberen, weissen, cleanen Campus Olten

Critique au sein de l'usine du savoir

Ce texte a été rédigé par deux étudiant.x.es de travail social à la Haute école spécialisée de Suisse du Nord-Ouest (Fachhochschule Nordwestschweiz FHNW) à Olten. Il correspond à une présentation subjective des expériences liées à des idées de l'approche de la critique. Des exemples vécus introduisent les lignes de conflit et sont mises en relation avec des structures internes et externes à la HES. Dans la conclusion, la perspective des études du travail social visant à une pratique émancipatrice est esquissée. Nous estimons que l'articulation, la réflexion et l'échange des expériences constituent un procès important, ce que nous essayons de mettre en relief dans cet article.

Contexte de formation à l'haute école spécialisée

Selon la haute école spécialisée, les études visent à l'intégration dans les engrenages d'un moteur d'innovation « pour la société et l'économie ». ¹ Il s'agit d'acquérir du savoir et des compétences afin de les vendre sur le marché du travail en tant que professionnell.x.es et force d'innovation. ² Manifestement les hautes écoles spécialisées se présentent en tant que fleuron du système de formation duale suisse (cf. FHNW a et fhnews 2020). Si la haute école transmet l'impression que les études laissent beaucoup de place pour l'autogestion, on y est confronté avec des règlements d'études, des programmes de bachelor, des règlements d'examens et plusieurs autres documents dans les

quelles il est précisément prescrit comment les études doivent être organisées et sous quelle forme et quand les évaluations doivent avoir lieu en indiquant les délais et les espaces de temps prévus. Je paie les taxes semestrielles et j'effectue mes études dans les opérations et modules prévus et je reçois ensuite des points ETCS. Dans le cadre de ces prescriptions, il reste une marge étroite pour l'organisation et la planification autonome des études.

Exemples d'expérience de critique (inhibée)

Les locaux de la Haute école spécialisée sur le campus à Olten, semi-officiellement aussi nommé 'usine du savoir'³, sont loués à des associations externes. En 2019, l'Association suisse de football a organisé un congrès sur la sécurité dans le football (cf. sfl 2019). Au préalable, il est devenu public que le politicien zurichois Mario Fehr (PS) était invité en tant que conférencier. Il est connu pour sa politique répressive vis-à-vis des réfugié.x.es et fans de football malgré son appartenance à un parti de gauche et il avait été massivement critiqué de la part des travailleur.s.x.es sociales et des activistes. C'était la raison pour laquelle des étudiant.x.es de travail social ont saisi l'occasion pour faire une déclaration et prise de position du point de vue du travail social. A la fin du congrès une banderole a été placée et des dépliants distribués sur lesquelles figuraient un jeu de mot sur le nom du politicien et les demandes des étudiant.x.es. Une prise de position a été publiée le site web de l'association des étudiant.x.es de travail social afin de montrer la solidarité avec l'action (cf. FS HSA a). A cause de cette action - l'affiche et les

ist sowieso verpönt. Ein Dorn im Auge aller Verwaltenden, welchen wir zu spüren bekommen. So wurden beispielsweise Transparente mit «Was ist los in Rojava?» als Hinweis und Aufruf zu einer Podiumsdiskussion zur Lage in Rojava umgehend abgehängt und entwendet, es wurde daraufhin sogar seitens der Raumverwaltung damit gedroht, bei weiteren unabgesprochenen Aktionen engagierten Studierenden die Raumreservierung zu verweigern.

Im Kontrast dazu finden am Campus regelmässig Anlässe von Organisationen, Firmen und Verbänden statt, welche an den vielen zur Verfügung stehenden Stellwänden im Eingangsbereich beworben werden. Nicht selten werden dabei auch direkt wir Studierende adressiert. Ein solches Beispiel war etwa - etwas länger her - das mit aufdringlicher Werbung bestückte Sponsoring eines Anlasses der Fachschaft Wirtschaft, vonseiten einer Tötungswaffen produzierenden und vermarktenden Firma, welches mittels Protest von Studierenden der Sozialen Arbeit kritisiert wurde. Die Thematik wurde sogar von Dozierenden wahr- und aufgenommen und dazu gemeinsam mit der Fachschaft HSA die Diskussionsveranstaltung «Unternehmen (an der) Hochschule» organisiert. Auch darauf folgte Resonanz - nachzulesen in einem «Kommentar zur Zeit» von Kurt Wyss (vgl. Wyss 2017).

Ein weiterer Beispielstrang setzt sich aus mehreren Erfahrungen zur Studiensituation zusammen. Wie einleitend bemerkt, gilt es bei der individuellen, selbstorganisierten Studienlaufbahngestaltung einiges zu beachten; es ist definiert, welches Wissen und welche Fähigkeiten die zu erlangende Professionskompetenz umfasst (vgl. HSA FHNW b) und in welchem curricularen Rahmen solches angeeignet werden kann (vgl. HSA FHNW c). Dabei kann bereits bei einem zweiten Blick auf die Modulstruktur festgestellt werden, dass der Rahmen einigermassen eng gesteckt ist.⁴ Für die ersten beiden Semester werden Studierende vorgängig von der Administration eingeschrieben. Dies soll Orientierung und Sicherheit bieten; neue Studierende können sich während den ersten zwei

Semesterwochen noch gebührenfrei abmelden; ansonsten kostet solches 150 Franken. Wie hoch die Belastung tatsächlich ist, erfahren Studierende - trotz Modulverzeichnisbibel - erst, wenn sie mitten im Semester stehen. Nicht alle Module sind gleich arbeitsintensiv und anspruchsvoll. Was aus Studierendensicht allerdings insgesamt festgestellt werden kann: ständig - permanent - gibt es etwas zu tun, abzugeben, nachzubessern, zu planen, zu auftragsreflektieren, selbstzuverantworten, etc. Dabei bleibt wenig Raum für kritische Fragen und Diskussion. Die Bezogenheit theoretischer Bildung zur Praxis bzw. der Theorie-Praxis-Transfer bzw. -Relationierung findet in methodisch-systematischen Kasuistik d.h. Fallarbeit (3x5 ECTS während 6 Semestern) und Modellmethoden-Modul (1x 9 Punkte zu einem ganzen Tag während eines Semesters) statt.

Währenddessen wird der Themenkomplex Sozialpolitik in ein einziges Vormittagsmodul, obendrein in Verbindung mit Sozialrecht gequetscht und in einem weiteren solchen werden Grundlagetheorien zu «Wissenschaft und Profession» durchgepflügt. Im darauf aufbauenden Modul («Wissenschaft und Profession II», 3 ECTS) können verschiedene Richtungen (darunter auch zwei mit Kritischer Theorie und Gendertheorien, heureka) «frei» (entweder oder und sofern Platz vorhanden) ausgewählt werden. Obwohl ein bisschen Theorie fast überall vorkommt, besteht für das Erlangen vertieften Verständnisses und überhaupt die Entwicklung theoretischen Denkens wenig Raum; solches gehört dann eher in die Sphäre der Mussezeit, welche Mangelware ist, oder dann unter Hobbies verbucht werden muss. Oder wie es im Modulverzeichnis heisst: «Theorie soll verstanden und mit einer Handlungspraxis verbunden werden.» (HSA FHNW b, S. 3) Was Adorno im Gespräch mit Becker «ungedechte Gedanken» nennt (vgl. Adorno 1971, S. 142), scheint in solchem Kontext harmlosestenfalls professionsfremd.

dépliants étaient distribués en nom des 'étudiant.x.es du travail social', la présidence de l'association des étudiant.x.es de travail social a dû se présenter devant la direction des études. Entre autres parce que l'action des étudiant.x.es a suscité des réactions au-delà de l'usine du savoir (cf. NZZ 2019). De toute manière, la suspension de banderoles est réprouvée dans le campus blanc et stérile à Olten, on nous a laissé sentir qu'on était vus d'un mauvais œil de l'administration de la haute école. Par exemple des banderoles avec la phrase 'Qu'est-ce qui se passe à Rojava ?' pour l'invitation à une table ronde sur la situation à Rojava ont immédiatement été enlevées. Les responsables de la gestion des locaux nous ont menacés avec un refus d'allocation des salles dans le cas des actions des étudiant.x.es engagé.x.es sans concertation préalable.

Par contre des organisations, associations et entreprises privées utilisent régulièrement le campus pour des événements et sont libres d'utiliser les espaces d'affichage. Bien souvent, les affiches de ces organisations et entreprises privées nous adressent directement en tant qu'étudiant.x.es. Ceci était aussi le cas pour l'entreprise suisse de production des armes conçues pour tuer, RUAG, qui a parrainé un événement de l'association des étudiant.x.es d'économie avec de la publicité intrusive. Ce sujet problématique a même été repris par des enseignants qui ont par la suite organisé ensemble avec l'association des étudiant.x.es de travail social une table ronde sur le rôle des entreprises privées à la HES. Aussi Kurt Wyss, chercheur et activiste social a repris cette thématique avec un commentaire «Kommentar zur Zeit» (cf. Wyss 2017).

Un autre exemple est l'espace pour les études autogérées dans le cadre des études de travail social. Le savoir et les compétences professionnelles ainsi que les cadres pour les acquérir sont déjà définis au préalable et étroitement modularisés. L'inscription pour les modules est prise en charge par l'administration dans le

premier et deuxième semestre. Après la deuxième semaine des cours, une annulation d'inscription implique des frais de 150.- même si la charge de travail effective des modules ne se manifeste que plus tard (après la deuxième semaine). La charge de travail et les exigences des modules varient largement. En outre, ce règlement implique que des changements d'inscription qui diffèrent du plan d'étude standardisé afin de pouvoir choisir les modules de façon autonome résultent souvent dans des frais supplémentaires à cause du délai serré pour les changements d'inscription aux cours.

Du point de vue des étudiant.x.es on peut généralement conclure que l'espace pour des questions critiques et pour les discussions est très restreint. Tandis que les modules de méthodes par exemples de conception du processus ou de cas/causistique s'étendent quantifié d'une entière journée ou des cours tout au long des études, le module important de politique sociale est coincé ensemble avec le sujet du droit social dans un module d'une demi-journée et dure seulement un semestre. C'est aussi le cas pour le premier module 'science et profession'. Le deuxième module de 'science et profession' laisse la liberté de choisir entre plusieurs options dont deux qui couvrent aussi la théorie critique et les études genre, eurêka. Les modules à choix obligatoires couvrent un cinquième des études et l'espace pour des cours à choix complètement libre se limite à trois cours à 3 points ETCS soit l'équivalent d'un quarantième des études. Même si des aspects théoriques sont couverts, ils restent marginaux sur l'ensemble des études de travail social. L'espace pour l'acquisition des aspects théoriques est insuffisant et doit être appris durant le temps libre qui est déjà très limité. Ou comme noté dans le répertoire de modu-

Kritisches Denken steht jedenfalls nicht im Kompetenzprofil; effektiv wird es, um weiter mit Adorno zu sprechen, «dem Kontrollmechanismus der Wissenschaft, der da Universität heisst» (vgl. ebd.) unterworfen und mittels Kompetenzdefizitkompensationskompetenzen substituierend abgewöhnt.

Wohl, hier gilt es Erwachsenenbildung zu haben; Präsenzlisten kursieren selten. Dafür müssen sich Studierende an mündlichen Prüfungen immer wieder vor dem Verdacht, selten im Unterricht erschienen zu sein, rechtfertigen. Wie wir in den Praktika entlohnt werden, hängt von den jeweiligen Institutionen bzw. kantonalen Gesetzgebungen bzw. konjunkturellen Situationen ab; die Hochschule hat damit erklärermassen nichts zu tun. Nicht selten kommt da etwas - und manchmal auch etwas mehr - Frust auf. Frust, allerdings, ist nicht gesund; Resilienz ist gefragt und, wenn Zeit und Energie dazu reichen, vielleicht noch etwas konstruktive Kritik an der richtigen Stelle.

Der institutionelle Weg, seine Eindrücke, Anliegen und Kritikpunkte innerhalb des Studiums anzubringen, läuft entweder über standardisierte Modulevaluationen oder über die Fachschaft-HSA. Die Fachschaft vertritt und wahrt die Interessen der Studierenden (vgl. FS HSA b). Und sie hat das Recht in den dafür vorgesehenen Gremien bei «mitwirkungsrelevanten Angelegenheiten» Einsitz zu nehmen und die Pflicht, die Studierendenschaft über solche auf dem Laufenden zu halten (vgl. FS HSA c). Neben Unterstützung von Studierenden für Studierende stellt die Fachschaft auch eine Plattform dar, für ähnlich Gesinnte, die sich intensiver zu aktuellen Geschehnissen austauschen und oder auch aktiv werden wollen. Vor diesem Hintergrund, welcher eigenmotivierte Partizipation ermöglicht, bilden sich verschiedene Aktivgruppen,

die sich zu unterschiedlichen Themen engagieren. Beide hier schreibende Personen haben seit sie hier studieren (zwei respektive vier Jahre) mehrfach solche Wege der Kritik beschritten und so auf Missstände (aus Sicht der Studierenden) aufmerksam gemacht. Sei dies auf konventionelle Art und Weise (etwa durch regelmässige Treffen mit der Studienleitung) aber auch durch Aktionen, welche nicht primär auf dem institutionellen Weg, in den vorgesehenen Gefässen, mittels der definierten Rollen, adressiert in den entsprechenden Kanälen erfolgten.

Erfahrungsgemäss hat es letztere Vorgehensweise schwerer. Und dies nicht zuallererst wegen direkter Repressalien, sondern auch weil es im Studienbetrieb, wie wir ihn vorfinden, schwieriger ist, sich überhaupt zusammenzutun. Gelingen Gruppen des Engagements, fängt das Kritik-üben an, welches innerhalb des Studiums inexistent ist. Wird eine sorgfältig formulierte Kritik dann an institutionell richtiger Stelle angebracht, reicht dies allein selten; das vorgetragene Anliegen kann etwa zeitlich unpassend erfolgen. Es wird auf gerade eben versuchte oder später vorgesehene Reformen verwiesen. Z.b. auf das Nahen einer neuen Studienform⁵, auf deren Erfahrungsschatz rückgreifend auch für den Regelstudienbetrieb curriculare Innovationen winken könnten. Begründete und wiederholt vorgetragene Anliegen von Studierenden werden z.T. auch offen als unrealistisch aufgrund der beschränkenden Strukturen abgelehnt.

Ja, die Rollenträger*innen an den Funktionshebeln der Denkfabrik haben es auch nicht leicht. Vieles kommt «von ganz oben». ⁶ Denn auch sie bewegen sich in festen Hierarchien, setzen sich aber unserer Meinung nach zu wenig ein, diese zu verändern, im Gegenteil, geben den Druck nach «unten» weiter. Die FHNW ist ein Riesenkonstrukt und über Modul-, Instituts-, BA-, MA-, HS(A)-Leitung steht noch das Direktionspräsidium und der Fachhochschulrat - in welchem, nicht an letzter Stelle, eine Vertretungsperson der bereits oben erwähnten schweizerisch rüstigen Traditionsfirma Einsitz hat (vgl. FHNW b).

les : « Le but est de comprendre la théorie pour la mettre en lien avec la pratique. » (HSA FHNW b, p.3). Ce qu'Adorno nomme dans une conversation avec Becker « pensées non-couvertes » semblent être inadéquates à la profession. La pensée critique ne fait pas partie du profil des compétences. Plutôt, la pensée critique est dans les mots d'Adorno « soumis au mécanisme de contrôle de la science, qui s'appelle université » et qui est en termes à la mode substitué par des compétences visant à la compensation des déficits de compétences demandées ou en d'autres termes 'compétences à la compensation des déficits de compétence'.⁴

Tandis qu'il n'y a guère de contrôle de présence comme il devrait être le cas dans le contexte de formation des adultes, les étudiants doivent régulièrement se justifier durant les examens oraux en cas de présence rare aux cours. En outre, la haute école se distancie ouvertement de toutes les questions de rémunération des stages obligatoires. Celle-ci dépend entièrement des institutions respectives et de la situation conjoncturelle. Face à ce contexte il n'est pas rare que cela suscite un peu de la frustration, et parfois un peu plus que ça. Pourtant, la frustration est malsaine, il faut faire preuve de résilience, et s'il reste du temps et de l'énergie, ajouter un peu de critique constructive au bon endroit.

La voie institutionnelle pour placer des préoccupations et de la critique quant aux études fonctionne par le biais des évaluations des modules standardisées ou par l'association des étudiant.x.es. En outre du soutien des étudiant.x.es, l'association des étudiant.x.es de travail social est une voie pour des formes de participation dans les comités, si les sujets discutés sont estimés « pertinents quant à la participation des étudiant.x.es » le cas échéant. Dans ce cadre se forment aussi des groupes qui s'engagent avec différents sujets. Ceci est aussi le cas pour les auteur.x.es de cette contribution qui ont

essayé de placer des points de critique et d'attirer l'attention sur des problèmes par la voie conventionnelle de l'institution ainsi que par des actions en dehors des moyens prévus.

L'expérience montre que la dernière forme est souvent plus difficile, non seulement à cause des représailles mais à cause du temps manquant dans le cadre des études. Quand on réussit à former un groupe pour un engagement collectif, le processus de formuler de la critique, ce qui est inexistant dans le cursus de travail social, commence. Cependant, il n'est pas suffisant de placer les questions et préoccupations ou propositions par la voie institutionnelle prévue. Bien souvent, les responsables signalent que des réformes concernant les problèmes soulignés sont déjà prévues. D'autres suggestions sont ouvertement désapprouvées à cause des structures et marges de manœuvre limitées de la part des responsables. Bien évidemment, les agents aux commandes de l'usine du savoir n'ont pas non plus une vie facile, beaucoup dépend des instances supérieures qui déterminent les hiérarchies. Mais à notre avis, ils font peu pour les transformer, bien-au contraire, ils délèguent la pression vers le bas de la hiérarchie. La Haute école spécialisée de Suisse du nord-ouest est une construction immense qui comporte en outre de la direction des études de BA, MA et de l'haute école du travail social la présidence de la direction et le conseil de la haute école spécialisée dans lequel un représentant de l'entreprise de l'armement RUAG occupe aussi un siège.

Quelques liens d'une critique imminente
Cette contribution constitue une descrip-

Einige Zusammenhänge einer anstehenden Kritik

Dieser Beitrag ist zum einen eine durch subjektive Lichtkegel erhellte, textliche Beschreibung von Situationen im Studium an der HSA FHNW. Darüber hinaus ist sie dem Versuch gewidmet, über Ausdruck und Reflexion von Erfahrung Zusammenhänge für eine Kritik zu erschliessen, welche über situative Anlässe hinausgeht. Die oben dargestellten Beispiele sind Nachzeichnungen von eigenen oder von Mitstudierenden erlebten Erfahrungen; z.T. stark kontrastiert und teilweise wohl auch etwas überzeichnet. Wir nehmen uns das heraus; zum konstruktiv Sein gibt es andernorts genügend Bühnen. Und vieles davon wird auf den Hochglanzprospekten, der Werbung für Studiengänge, an den Lunchtalks, der Langen Nacht der Karriere u. ä. Anlässen, an denen «Goldgräberstimmung» aufkommt (vgl. nochmal FHNW a), gütlichst kompensiert. Gegen Ende der vorliegenden Auseinandersetzung können wir nun eine Hand voll Punkte fest- und in Zusammenhang stellen, welche nach dem zuvor Vorgebrachten geradezu harmlos anmuten mögen: Faktoren wie Modularisierung, Leistungsdruck, ständige Wechsel der (Mit)Studierendengruppen aufgrund strukturell bedingter Diskontinuitäten der Studienverläufe, Studierende aus vielen verschiedenen Gegenden aufgeteilt auf zwei Standorte (Olten und Muttenz) hemmen das Engagement als Studierende über die curricular festgelegten Pflichten hinaus. Aktive Gruppen bilden sich zwar immer wieder, doch haben sie selten Kontinuität; selbst der Fachschaftsvorstand droht innerhalb von Zyklen von zwei bis drei Jahren immer wieder in sich zusammenzufallen. Kritische Initiativen keimen hier und da mal auf; vor dem Hintergrund der beschriebenen Bedingungen drohen sie allerdings immerzu an den Rand gedrängt, als destruktiv oder gar extremistisch dargestellt zu werden. Selten kommt es zu nachdrücklichen, länger anhaltenden widerständigen Initiativen. All dies ist nicht eben erstaunlich. Wir studieren an einer neoliberal ausgerichteten

Hochschule in einer neoliberal funktionierenden Bildungslandschaft in einer Gesellschaft bürgerlicher Ordnung unter kapitalistischen Verhältnissen. Dass wir uns immer wieder im Hamsterrad vorfinden, können wir nicht übergehen. Doch wir können während des Studierens dessen Drehbewegung studieren und sie analytisch zu durchdringen suchen. So kommt zu den situativ aufglimmenden Momenten und temporär sich bildenden Bewegungen eine kritische Komponente der Feststellung von Zusammenhängen, welche über die im Abschlussdiplom vermerkten Kompetenzen hinausgeht. Und diese Komponente lässt, dies nun folgend der abschliessende Gedankengang, ein Bezug zu einem kritischen Verständnis von Fachlichkeit Sozialer Arbeit zu.

Kritische Potentiale (im Studium) der Sozialen Arbeit

Soziale Arbeit operiert an Bruchstellen der Gesellschaft, an Grenzen von Zugehörigkeit und Ausschlüssen. Wir haben es mit sozialer Ungleichheit, Unterdrückung, Diskriminierung gekennzeichneten gesellschaftlichen Verhältnissen zu tun. Diese Sicht ist kritisch disponiert und normativ; sie lehnt Unterdrückung ab und strebt Emanzipation von Unterdrückungs- und Herrschaftsverhältnissen an. Diese dezidiert normative Positionierung entspricht nicht (unbedingt) einem Common-Sense innerhalb des sozialarbeiterischen Diskurses. Die hier schreibenden Personen vertreten diese Position, weil sie darin emanzipatorische Potentiale für eine kritische Praxis sehen. Insofern wir die Lebenssituationen «unserer» «Klientel» und die gesellschaftlichen Bedingungen, in denen diese Situationen zustande kommen, sorgfältig, in Anerkennung der «betreffenden» Menschen, als Subjekte eigenen Lebens und mit ihnen als Subjekte zusammen in den Blick nehmen,

tion textuelle subjektive d'un extrait de situations d'études à la Haute école du travail social à Olten. En outre, elle est une tentative d'expression des réflexions et expériences pour formuler une critique allant au-delà des événements situationnels. Elle est en contraste avec les prospectus sur papier glacé, la publicité pour les programmes d'études, la 'longue nuit de carrière' ou les événements semblables où on peut observer « une ruée vers l'or » (cf. FHNW a). Pour conclure, on peut avancer des aspects qui semblent être anodins au premier abord : La modularisation des études, la pression à la performance, les changements des groupes d'étudiant.x.es à cause des parcours d'études structurellement discontinues et la répartition des étudiant.x.es sur deux sites entravent l'engagement des étudiant.x.es au-delà des obligations dans le cadre des études. Des groupes actifs se forment à de nombreuses reprises mais ont des difficultés pour maintenir la continuité. Ceci est aussi le cas pour les associations des étudiant.x.es. Des initiatives critiques se constituent de temps à autre. Dans le contexte des conditions décrites, elles sont pourtant toujours menacées d'être marginalisées ou étiquetées en tant que destructeurs ou extrémistes. Des initiatives de résistance durables sont plutôt rares. Cependant, ce n'est pas surprenant dans le contexte des études dans une haute école spécialisée avec une orientation néolibérale dans un paysage de formation néolibéral. On ne peut pas nier le fait qu'on se trouve dans la cage d'écureuil, pourtant, on peut essayer d'analyser le mouvement rotatif et essayer de le transcender. Quant aux études de travail social, cela permet l'acquisition des contenus critiques qui vont au-delà des compétences prévu-

es par le plan d'étude. Cette conception de la profession du travail social critique est constitué par les aspects suivants : Le travail social opère aux points de rupture de la société, aux limites des appartenances et dans les processus d'exclusion. Le contexte du travail social est une société caractérisée par des inégalités sociales, de l'oppression et de la discrimination. Ce point de vue est critique et implique un positionnement normatif qui travaille à l'encontre de l'oppression et vise à des processus d'émancipation ensemble avec les personnes concernées. Pourtant, cette conception n'appartient pas forcément au sens commun du discours professionnel du travail social.

Les contributeurs de ce texte défendent cette position à cause de son potentiel émancipatrice pour une pratique critique. Ceci se fait par le biais d'une contextualisation sociétale des situations de vie de nos 'clients' afin de réaliser sous quelles conditions sociales ces situations individuelles se sont produites. Cette approche peut mener à des espaces de réflexion, à des perspectives analytiques de la critique sociale et à la pratique émancipatrice. Dans le contexte des facettes paternalistes du travail social et du durcissement de l'accès aux droits sociaux ainsi que des contraintes montantes du contrôle de comportement déviant, ces efforts subissent des entraves. Justement ces entraves, qui ressemblent à ceux dans le contexte de nos études en tant qu'étudiant.x.es critiques dans nos expériences de formation dans les hautes écoles, soulignent qu'il s'agit des conditions d'oppression qui en même temps nous motivent à les transcender. ■

erschliessen sich Räume für Reflexion und Ausdruck analytischer Perspektiven der (Gesellschafts-)Kritik und Ansatzmöglichkeiten emanzipatorischer Praxis. In Anbetracht der paternalistischen Facetten Sozialer Arbeit und insbesondere vor dem Hintergrund zunehmender Verschärfung sozialpolitischer Gesetzgebungen und steigenden gesellschaftlichen Drucks zur Kontrolle «abweichender» Menschen sind solche Bestrebungen Hemmnissen ausgesetzt. Ebendiese Hemmnisse - und sie ähneln sehr denjenigen, welchen wir als kritische Studierende in unseren Bildungserfahrungen begegnen - unterstreichen jedoch wiederum deutlich, dass wir es mit Unterdrückungsverhältnissen zu tun haben und erzeugen motivationale Spannung diese zu überwinden. ■

¹Im staatlichen Leistungsvertrag der vier die FHNW tragenden Kantone heisst es dazu auf Seite 2: «Im Gegensatz zur Universität sind die Forschungsaktivitäten der FHNW auf die Beantwortung von Fragestellungen aus der Praxis ausgerichtet, sollen Wertschöpfung erzeugen und zur Innovationsfähigkeit von Unternehmen und Organisationen beitragen. Vor diesem Hintergrund positioniert sich die FHNW gesamtstrategisch gesehen auch in Zukunft als Innovationstreiberin für Gesellschaft und Wirtschaft; sie investiert in hochschulübergreifende Entwicklungsschwerpunkte und in ein nach Fachbereichen differenziertes Wachstum in der Forschung und bei den Studierenden. Sie reagiert damit auf die aktuellen Herausforderungen; Digitaler Wandel, die Notwendigkeit der Innovationsfähigkeit, der Fachkräftemangel sowie Themen rund um Diversität, Personalisierung sowie Nachhaltigkeit.» (Baselland 2020)

²Zu den «Berufsaussichten» heisst es etwa auf der offiziellen Seite der HSA FHNW: «Ihre professionellen Kompetenzen als Absolventin oder Absolvent sind auf dem Arbeitsmarkt sehr gefragt. Alle Absolventen, die im Anschluss einen Arbeitsplatz suchen, finden eine Stelle. Die Ausbildung bereitet Sie sehr gut auf die Aufgaben und Anforderungen in den verschiedenen Arbeitsfeldern der Sozialen Arbeit vor. Nach dem Bachelor-Studium zeigen sich sehr schnell weitere Karrieremöglichkeiten in der Praxis, z.B. als Teamleiter/in oder Praxisausbilder/in.» (HSA FHNW a)

³«Denkfabrik» ist der Projektname für den «Bildungsbau» (vgl. Aargauer Zeitung 2013), in welchem die beiden schreibenden Personen den grössten Teil ihrer bisherigen Studienzeite verbracht haben.

⁴Der «Pflichtbereich» umfasst 18 Module, macht 135 ECTS entgelt; der «Wahlpflichtbereich» als Vertiefungsrichtungen mit 6 aus insgesamt 22 Modulen entspricht 36 Kreditpunkten; Wahlmodule - lastbutnotleast - können 3 zu je 3 Punkten belegt werden. Voilà. Dabei ist zu bemerken, dass zu den Pflichtmodulen die entsprechend freier Themenwahl zu verfassende Thesis (9 ECTS) sowie die beiden, selbstzuorganisierenden Praktika (à je 21 Punkten) gehören. 3/7 sind also pflichtverpflichtend, gut ein Viertel selbstverpflichtend, 1/5 wahlverpflichtend, und zu einem guten Vierzigstel können wir uns frei gewählt den diversen Bildungsangeboten widmen (vgl. ebd., S. 32-36).

⁵Anfang 2017 bis Sommer 2019 wurde an der HSA im Rahmen eines grossen, partizipativ angelegten Projekts eine neue Studienform entwickelt. Seit Herbst 2019 ist die Studienform nun unter dem Namen «freiform» (<https://www.freiform.org/>) als Pilotstudiengang für jährlich um die 30 Studierende zugänglich. Wenn sie auch Potential für mehr wie auch eigener Gegenstand von Kritik darstellt, lässt sich diese Studienform in diesem Rahmen nicht angemessen einbeziehen.

⁶Aktuell, zu Krisenzeiten von Corona, ist dies selbstverständlich sowieso so.

¹ La convention de prestations des quatre cantons qui soutiennent la Haute école spécialisée de Suisse du Nord-Ouest précise à la page 2 : "Contrairement à l'université, les activités de recherche de la Haute école spécialisée de la Suisse du Nord-Ouest visent à répondre à des questions pratiques, à générer une valeur ajoutée et à contribuer à la capacité d'innovation des entreprises et des organisations. Dans ce contexte, la haute école spécialisée se positionne, d'un point de vue stratégique global, comme un moteur de l'innovation pour la société et l'économie, et également du futur ; elle investit dans les priorités de développement interuniversitaire et dans la croissance de la recherche et du nombre des étudiants, en fonction des différents domaines. Ce faisant, elle réagit aux défis actuels : le changement numérique, le besoin de capacité d'innovation, le manque de travailleurs qualifiés ainsi que les sujets liés à la diversité, la personnalisation et la durabilité." (Baselland 2020)

² En ce qui concerne par exemple les „perspectives de carrière“, le site officiel de l'école de travail social de la Haute école spécialisée de la Suisse du nord-ouest indique : „Vos compétences professionnelles en tant que diplômé sont très demandées sur le marché du travail. Tous les diplômés qui cherchent ensuite un emploi en trouveront un. La formation vous prépare très bien aux tâches et aux exigences des différents domaines du travail social. Après le baccalauréat, d'autres possibilités de carrière dans la pratique apparaissent très rapidement, par exemple en tant que chef d'équipe ou formateur pratique“. (HSA FHNW a)

³usine de savoir était le nom du projet utilisé par les architectes qui ont planifié la construction du bâtiment (cf. Aargauer Zeitung 2013).

⁴ cf. le texte de Chr. Roulin et T. Studer sur la discussion de la terminologie conceptuelle de compétence dans cette revue. Le terme de 'compétence à la compensation des déficits de compétence' est en lien avec la politique d'intégration' au marché du travail par l'office du travail et de l'économie dans le canton de Zurich, ce qui est à situer dans le contexte d'un État providence néolibéral et de la contrainte de devoir 'mettre en valeur' sa force de travail par des 'compétences à la compensation des déficits de compétence'.

Quellen

Aargauer Zeitung 2013: <https://www.aargauerzeitung.ch/solothurn/olten/neue-denkfabrik-auf-dem-fhnw-campus-wird-feierlich-eroeffnet-126805658> (Zugriff: 14.9.20)

Adorno 1971: Erziehung zur Mündigkeit. Vorträge und Gespräche mit Hellmut Becker 1959-1969. S. 140-154. Frankfurt a.M. Suhrkamp.

Baselland 2020: http://baselland.talus.ch/de/politik/cdws/dok_geschaef.php?did=c9e542d-151f945dea74bb00be3e639d4-332&filename=Vorlage_des_Regierungsrats&v=4&r=PDF&typ=pdf (Zugriff: 14.9.20)
fhnws 2020: <https://www.fhnws.ch/artikel/unser-dualer-bildungsweg-hat-vorbildfunktion> (Zugriff: 14.9.20)

FHNW:

a) <https://www.fhnw.ch/de/medien/newsroom/news/offizielle-uebergabe-des-fhnw-campus-muttenz> (Zugriff: 14.9.20)

b) <https://www.fhnw.ch/de/die-fhnw/organisation/fachhochschulrat> (Zugriff: 14.9.20)

FS HSA:

a) <https://fachschaft-hsa.ch/?s=feherschwinde> (Zugriff: 14.9.20)

b) <http://www.fachschaft-hsa.ch/wp-content/uploads/2017/03/Organisationsreglement-Fachschaft-HSA-2017-03-03.pdf> (Zugriff: 14.9.20)

c) http://www.fachschaft-hsa.ch/wp-content/uploads/2015/10/reglement_mitwirkung_studierende_01.11.2011.pdf (Zugriff: 14.9.20)

HSA FHNW:

a) <https://www.fhnw.ch/de/studium/soziale-arbeit/bachelor> (Zugriff: 14.9.20)

b) <https://www.praxisausbildung.hsa.fhnw.ch/wordpress/wp-content/uploads/2014/06/Kompetenzprofil-Bachelor.pdf> (Zugriff: 14.9.20)

c) http://www.elearning.hsa.fhnw.ch/modulverzeichnis/ba_alt/2019/Modulverzeichnis%20Bachelor%202019_final.pdf (Zugriff: 14.9.20)

Neue Zürcher Zeitung 2019: <https://www.nzz.ch/schweiz/die-neuen-meinungswaechter-ld.1522389> (Zugriff: 14.9.20)

sfl 2019: <https://www.sfl.ch/sfl/medienzone/offizielle-mitteilungen/artikel/praevention-und-sicherheit-im-fussball-und-eishockey> (Zugriff: 14.9.20)

Wyss Kurt 2017: <https://www.wyss-sozialforschung.ch/kommentare/kkkkommentare/k0154/index.html> (Zugriff: 14.9.20)

Bildung für alle – auch für die Menschen von unten

34

Unser Text weist nicht auf Statistiken, Literatur, Studien u.a. hin, sondern geht konkret auf die Betroffenheit der Menschen von unten ein, die sich einen Zugang zur Bildung wünschen und oftmals nicht in dem Sinne erhalten, wie sie es anstreben, oder gar nicht. Vielmals fallen sie dabei durch die Maschen des Systemnetzes. Viele kennen die Bildungszugänge und Möglichkeiten nicht, um sich weiterzuhelfen.

Bei Familien mit knappen wirtschaftlichen Ressourcen ist es häufig nicht möglich, auf die Ausbildungswünsche der Kinder einzugehen, wie von diesen erhofft. Wenn dann dazu auch eine Bildungsferne in der Familie vorherrscht, können keine Möglichkeiten vermittelt werden, die es für den weiteren Lebensweg geben könnte. So liegen dann die Begabungen, Stärken und Fähigkeiten der Kinder und Jugendlichen brach. Nach Abschluss der obligatorischen Schulzeit müssen viele solche jungen Menschen schnell lernen, auf den eigenen „wirtschaftlichen Beinen“ zu stehen. Es wird von der Familie erwünscht, dass sie einen Beruf erlernen oder einfach einen Job annehmen, der „garantiert“ ein Einkommen bringt. Und nicht immer ist eine Lehre möglich. Viele Ungelernte bleiben zurück. An der Gesellschaft vorbei entwickelt sich die eingeschränkte Zukunft der jungen Menschen.



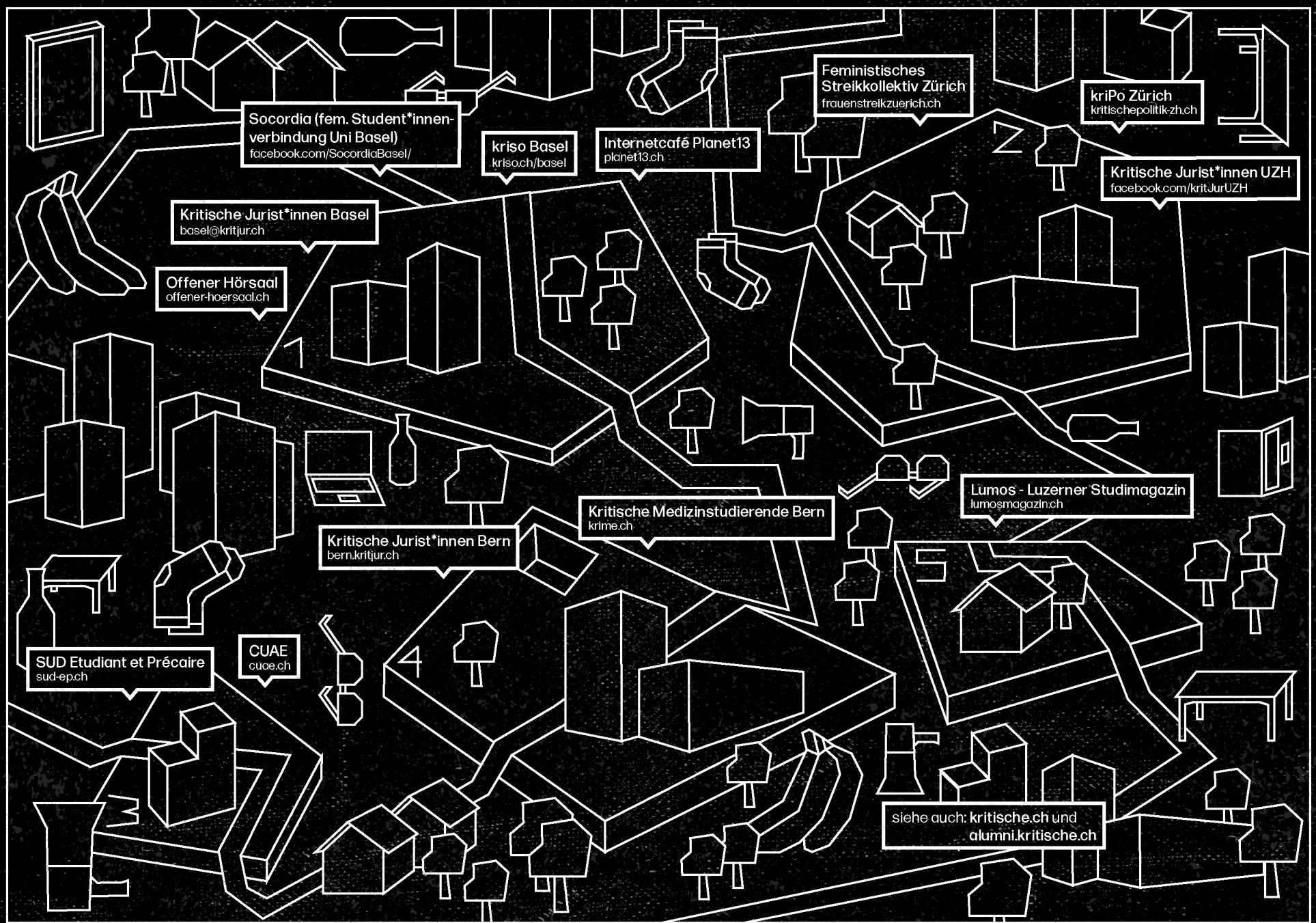
© Foto von Christoph Ditzler

Wir schreiben ja hier nicht über die ausserordentlichen Fälle, die in den Medien herumgereicht werden, wo man gerne hinzeigt, wo Menschen aus diesen Milieus, sich emporgerungen haben, zu Spitzenpositionen, allen Hindernissen zum Trotz.

Wir möchten über die berichten, die leiden, dass sie nicht das erlernen können, was sie wirklich möchten. Über diejenigen, die über keine sozialen Netzwerke verfügen oder über kein Vitamin B. Auch in der Schweiz gibt es viele Menschen, die nach einem Bildungszugang regelrecht lechzen. Das vergisst man so oft. Man denkt sich hier sei alles modern und aufgefangen in den verschiedenen Angeboten, aber diese erreichen nicht alle und nicht alle erhalten den Zugang dazu. Angebote kosten oftmals viel Geld. Geld, das diese Menschen nicht haben. Umschulungen und Weiterbildungen, die finanziell unterstützt werden, sind auch rar. Dazu kommen dann auch die Lebenssituationen der Menschen, die mit den Jahren älter werden, Familien gründen, Verpflichtungen haben und mit ihren knapp bemessenen Löhnen, sich nicht andere Wege leisten oder vorstellen können. Der alltägliche Druck ermöglicht wenig Spielraum. Und mit der Zeit spielt das Alter eben eine Rolle. Das System hat seine

35

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



KRITISCHE GEWEGUNGEN SCHWEIZ

Regeln. Daneben wird stets von diesem System ein lebenslanges Lernen gebetsmühlenartig wiederholt. Das nützt nicht viel, wenn das Geld dazu fehlt. So kann es nicht angegangen werden. Denn, eine Ausbildungszeit braucht eine Auszeit vom Löhnerwerb, um eine Phase des Lernens zu ermöglichen. Natürlich könnte man nebenbei noch einen Aushilfsjob annehmen, um etwas Geld dazu beizusteuern. Wir schreiben aber hier von denen, die nicht kraftstrotzend, herkulesartig zu den ausserordentlichen Ausnahmefällen gehören, welche die Medien herumreichen, sondern wir schreiben über die, welche nach einem „Fehlstart“ ins Erwachsenenleben situationsbedingt auch noch weitere Verantwortungen tragen. Natürlich gönnen wir den Kräftigen ihren Erfolg.

Das lebenslange Lernen ist etwas Spannendes. Es kommt jedoch darauf an, was man erlernen kann und was damit impliziert wird. Sind es Inhalte, die sich nach dem Arbeitsmarkt richten, oder wird Bildung ermöglicht, die dafür sorgt, dass sich die Menschen zuerst einmal entfalten können und erfahren, was eine vollumfängliche Bildung sein könnte? Dafür sind selbstredend Lesen, Schreiben und Rechnen nur die Basismittel.

Davon abgesehen sollte die obligatorische Schulzeit auf zwölf Jahre verlängert werden. Das erstreckt sich dann bis zum Abschluss der Lehre oder des Gymnasiums. Das wäre ein Schutz für die Heranwachsenden, um nicht sehr jung in Jobs reinzurutschen, wo

man gerne Ungelernte annimmt. Nachholbildung/Umschulungen für junge Erwachsene und auch ganz sicherlich für Erwachsene, die weiterlernen wollen, sollen unterstützt werden durch entsprechende Finanzierungsmodelle des Staates. Und es müsste die Möglichkeit geben, dass man auch allgemeine Schulabschlüsse später noch nachholen kann mit Unterstützung.

Schlussendlich wäre ein gesellschaftlicher Wandel in einer fortgeschrittenen modernen Gesellschaft notwendig, welcher allen seinen Bürgerinnen und Bürgern Zugang zu Bildung und Ausbildung ermöglicht. Das "Wie" spielt dabei eben eine besondere Rolle. Verbindungen zum Bildungswesen müssten aufgezeigt werden. Ein gutes Beispiel dafür ist in Deutschland die Bewegung *Arbeiterkind* und deren Webseite¹. Diese bietet bei Themen wie „als erstes Kind der Familie studieren“ oder „Stipendien“ Unterstützung an. Dank solch einem engagierten, solidarischen Kreis finden sich die jungen Menschen im Systemurwald zurecht und kommen auch zu ihrem Recht. Neue Perspektiven können angegangen werden.

Denn ein Elitedenken, das hilft, andere soziale Schichten von „höheren Ausbildungszielen“ fernzuhalten, müsste Vergangenheit sein. Man denke in der Schweiz an die extravaganten Bildungsangebote: Le Rosey (Kanton Waadt), Institut Rosenberg (St. Gallen) oder Lyzeum Alpinum (Graubünden), um nur ein paar Beispiele zu nennen. Viele Wohlhabende schicken ihre Kinder in Institute und

Privatschulen. Um „Nichterwünschte“ von höheren Bildungsniveaus fernzuhalten, gibt es verschiedene Wege: Langsame, langatmige Abwicklungen, mangelnde Information, begrenzte Unterstützung... Doch Bildungszugang ist ein Recht für alle Menschen, für alle Bildungsebenen.

Die Grundeinkommen-Debatten verheissen Geld für alle und dass jede/jeder machen kann, was er oder sie will. So selbstverständlich fördernd und grosszügig sollte der Bildungsbereich für alle angegangen werden.

So oder so, wenn Menschen sich bilden, wie sie es wünschen und tun können, was sie wirklich möchten, dann hat die gesamte Gesellschaft einen Nutzen davon. Wenn man überhaupt von Nutzen reden möchte, weil dies schon wieder den Verwertungsgedanken in sich trägt.

Avji Sirmoglu und Christoph Ditzler, Mitbegründer des Internetcafés Planet13 in Basel. Ein Ort für alle, die vorübergehend über kein Geld verfügen oder überhaupt für evtl. immer! Steht aber allen an diesem Ort Interessierten offen. Ein Ort, wo auch kostenlose Bildung angeboten wird. Beide unterstützen auch seit Jahren die LNnK Basel!² ■

¹ www.arbeiterkind.de

² www.planet13.ch

Multinationales et start-up à l'Unige: quand numérisation rime avec marchandisation

40

La CUAE est profondément contre la marchandisation des études. Elle prône un système éducatif ouvert, accessible, inclusif et non discriminant. Dans cette optique, nous nous opposons à toute incursion des intérêts des entreprises dans notre université. On pense qu'il est malsain et délétère de laisser le champ libre aux intérêts privés dans nos cursus. Cela est malheureusement trop souvent le cas et le récent semestre de confinement a encore confirmé cette dangereuse tendance. Dangereuse en premier lieu pour nos vies privées car il est une chose que les multinationales du numérique s'arrachent et considèrent comme une ressource exploitable : nos données personnelles. Cela s'observe chez les géants funestement connus que sont Amazon, Facebook, Google, Apple ou Microsoft. Mais cela s'observe aussi chez deux nouveaux venus qui ont fait leur apparition à l'unige au cours du dernier semestre marqué par le semi-confinement et à la course au productivisme entamée par l'université. Ces deux nouveaux acteurs ne sont autres que Zoom et TestWe.

Eric Yuan a fondé la société Zoom en 2011 et depuis cette date, c'est lui qui la détient. Elle pèse actuellement pas moins de 33 milliards de dollars. En 2020, profitant de la demande gigantesque créée par le confinement, elle est passée de 10 à 200 millions d'utilisateurice.x.s. Rencontrant un succès énorme, ses méthodes ont vite été remises en question. Zoom est par exemple très liée à Facebook à qui elle vend les données de ses utilisateurice.x.s¹. Ce qui pose

un problème évident de marchandisation et d'atteinte à la vie privée. L'application a toutefois créé une mise à jour début avril mettant fin à cet envoi automatique, mais le mal était fait pour les étudiant.e.x.s de l'Unige.

D'autre part, la sécurité des données vis-à-vis des tiers n'est pas garantie. En effet, le système de sécurité de l'application présente de nombreux défauts. Le cryptage des vidéos est incomplet et cela signifie que les propriétaires de l'application peuvent avoir accès à vos enregistrements et qu'ils peuvent être forcé.e.x.s à les communiquer à la police ou aux gouvernements. C'est par exemple le cas en Chine, où Zoom, dans le but d'avoir accès au fructueux marché chinois, s'est plié aux mesures numériques drastiques édictées par le gouvernement. Cela entraîne une collaboration massive entre la société californienne et l'Etat chinois aboutissant au fichage des opposant.e.x.s et à leur surveillance dans leur domicile. Le commissaire européen à la protection des données déconseille ainsi fortement son utilisation en milieu éducatif².

De nombreuses personnes ont suivi la saga qui a entouré l'utilisation du logiciel de surveillance TestWe pour la session d'examens

Multinationales et Start-ups an der Universität Genf: Wenn Digitalisierung mit Ökonomisierung einhergeht

Die CUAE stellt sich gegen die Ökonomisierung des Studiums und kämpft für ein offenes, frei zugängliches, inklusives und diskriminierungsfreies Bildungssystem. Aus diesem Grund wenden wir uns auch gegen das Vordringen privatwirtschaftlicher Interessen an der Universität. Dass Privatinteressen von Unternehmen in den Bildungsgängen ein freies Feld überlassen wird, sehen wir als unverantwortlich und beunruhigend. Leider ist dies jedoch oftmals Realität, wie auch das vergangene Semester bestätigt. Beunruhigend ist einerseits, dass die Leitunternehmen der Digitalisierung unsere privaten Daten sammeln und als profitgenerierende Ware verarbeiten, sowie beispielsweise bei Amazon, Facebook, Google, Apple oder Microsoft. Gleichzeitig ist diese Entwicklung auch an der Universität Genf selbst ersichtlich, wo im letzten Semester Zoom und TestWe Eingang in den Universitätsbetrieb während des Lockdowns und dem Wettlauf um Produktivität gefunden haben.

Eric Yuan gründete Zoom im Jahr 2011. Seither ist er im Besitz dieses Softwareunternehmens, das aktuell einen Marktwert von 33 Milliarden Dollar aufweist. Aufgrund der Einschränkungen durch die Corona-Pandemie erlebt das Unternehmen eine gigantische Nachfrage. Die Nutzer_innenzahlen sind von 10 auf 200 Millionen gestiegen. Mit diesem enormen Erfolg sind jedoch auch die Methoden von Zoom in Frage gestellt worden.

So z.B. verkauft Zoom Nutzer_innendaten an Facebook.¹ Neben der Problematik der Vermarktung stellt dies ein Fall der Datenschutzverletzung bzw. Verletzung der Privatsphäre dar. Nach einem Update im April stellte Zoom die Datenübertragung an Facebook ein, jedoch waren die Daten der Student_innen im Vormonat bereits gespeichert und übertragen worden.

Darüber hinaus ist die Datensicherheit gegenüber Dritten bei Zoom nicht garantiert. Das entsprechende Sicherheitssystem weist eine Vielzahl von Mängeln auf. Die Verschlüsselung der Videos ist unvollständig. Das bedeutet, dass die Eigentümer der Applikation Zugang zu den Aufnahmen haben und ggf. auch verpflichtet werden können, diese an die Polizei oder den Behörden weiterzugeben. Dies ist beispielsweise in China der Fall, wo Zoom sich den Regierungsbestimmungen beugt, um sich den Marktzugang zu sichern. Dadurch ist eine Kollaboration zwischen dem kalifornischen Unternehmen und der chinesischen Regierung entstanden, die zur Fichierung von Oppositionellen und ihrer Überwachung führt. Der Datenschutzbeauftragte des Europäischen Rates rät deshalb vom Gebrauch von Zoom im Bildungswesen entschieden ab.²

An der Universität Genf hat auch die Nutzung des Überwachungsprogramms TestWe für die Prüfungssession (im Homeoffice Modus)

41

de juin 2020. C'est la faculté d'économie et de management qui a fait appel à cette start-up française pour faire passer ses examens. Son fonctionnement peut être résumé de manière simple et brutale : photographier presque en continu la personne qui passe l'examen et bloquer toutes les fonctionnalités de son ordinateur afin d'empêcher toute aide extérieure. Cela implique une prise de contrôle totale du système par l'application. L'intrusion dans la vie privée est flagrante, de même que le manque de confiance poussé à l'extrême qui se traduit par un véritable flicage qui franchit allègrement les limites du domicile. Et cela, sans compter que les photos ainsi prises sont stockées sur des serveurs possédés par Amazon.³

Pour y réagir, les mobilisations ont été nombreuses : le doyen de la faculté de GSEM a dû comparaître devant l'Assemblée de l'université, plus de 350 personnes ont adressé leur désaccord à l'université via une pétition et le préposé cantonal à la protection des données a donné un avis défavorable à l'utilisation du logiciel, notamment en raison du fait que la prise de photos à une telle fréquence s'apparente à de la vidéo-surveillance, illégale en contexte éducatif. Résultat : le logiciel a été maintenu dans une version réduite. La fréquence des photos a été réduite par l'université et le blocage des fonctionnalités a été abandonné. Mais le message est resté clair : la surveillance illégale et les risques pour les données privées des étudiant.e.s ne posent pas de problème à notre université. Et ce n'est qu'à force de mobilisation étu-

diante qu'il est possible de protéger nos droits.

Ces deux exemples s'inscrivent dans un contexte plus large de marchandisation et de numérisation de nos études. Des entreprises privées gigantesques aux actions nuisibles socialement et écologiquement comme Procter et Gamble, UBS ou Crédit Suisse ont depuis plusieurs années accès aux couloirs de l'université pour y promouvoir leur modèle néo-libéral et nouer des partenariats avec l'université dans le financement de plusieurs masters de GSEM et de droit. Mais la rapidité de la numérisation liée aux contraintes du confinement marque une nouvelle et inquiétante accélération dans ce processus qui se traduit par une incursion dans nos vies privées. Luttons contre ce modèle destructeur et dangereux. ■

Aufsehen erregt. Die Initiative für den Einsatz von TestWe an Onlineprüfungen ging von der Fakultät für Wirtschaft und Management aus. Die Funktionsweise kann auf die einfache und brutale Weise zusammengefasst werden: Kontinuierliches Fotografieren der Prüfungsabsolvent_innen und Blockierung aller Funktionalitäten des Computers, um jegliche fremde Hilfe zu verhindern. Dies geht mit der mit der totalen Kontrolle über die Betriebssysteme der Computer durch die Applikation einher. Die damit verbundene Verletzung der Privatsphäre ist eklatant, ebenso der Vertrauensmangel, der zu einer Form der Überwachung führt, die bis in die Privatwohnungen hineinreicht. Von der Tatsache, dass die generierten Fotos auf Servern von Amazon gespeichert werden, noch gar nicht zu sprechen.

Die darauffolgenden studentischen Mobilisierungen waren zahlreich. Der Dekan der Fakultät für Wirtschaftswissenschaften und Management musste beim Universitätsrat antraben, mehr als 350 Personen haben ihre Missbilligung gegenüber der Universität über eine Petition zum Ausdruck gebracht. Der Datenschutzbeauftragte des Kantons hat

bezüglich der Prüfungssoftware eine ablehnende Stellungnahme abgegeben, da die kontinuierliche Generierung der Fotos einer Videoüberwachung gleichkommt und dies im Bildungskontext illegal ist. Das Resultat dieser Auseinandersetzung: Die Frequenz der Fotogenerierung wurde reduziert. Auf die Zugriffbeschränkung auf andere Programme der Computer wurde schliesslich verzichtet. Jedoch ist folgendes klar geworden: Die illegalen Überwachungsformen und die Datenschutzrisiken geben der Universität keinerlei Anlass zur Sorge und zum Umdenken. Nur über die studentische Mobilisierung kann es gelingen, unsere Rechte zu schützen.

¹RTS, Quand l'application envoie vos données à Facebook, 30 mars 2020.

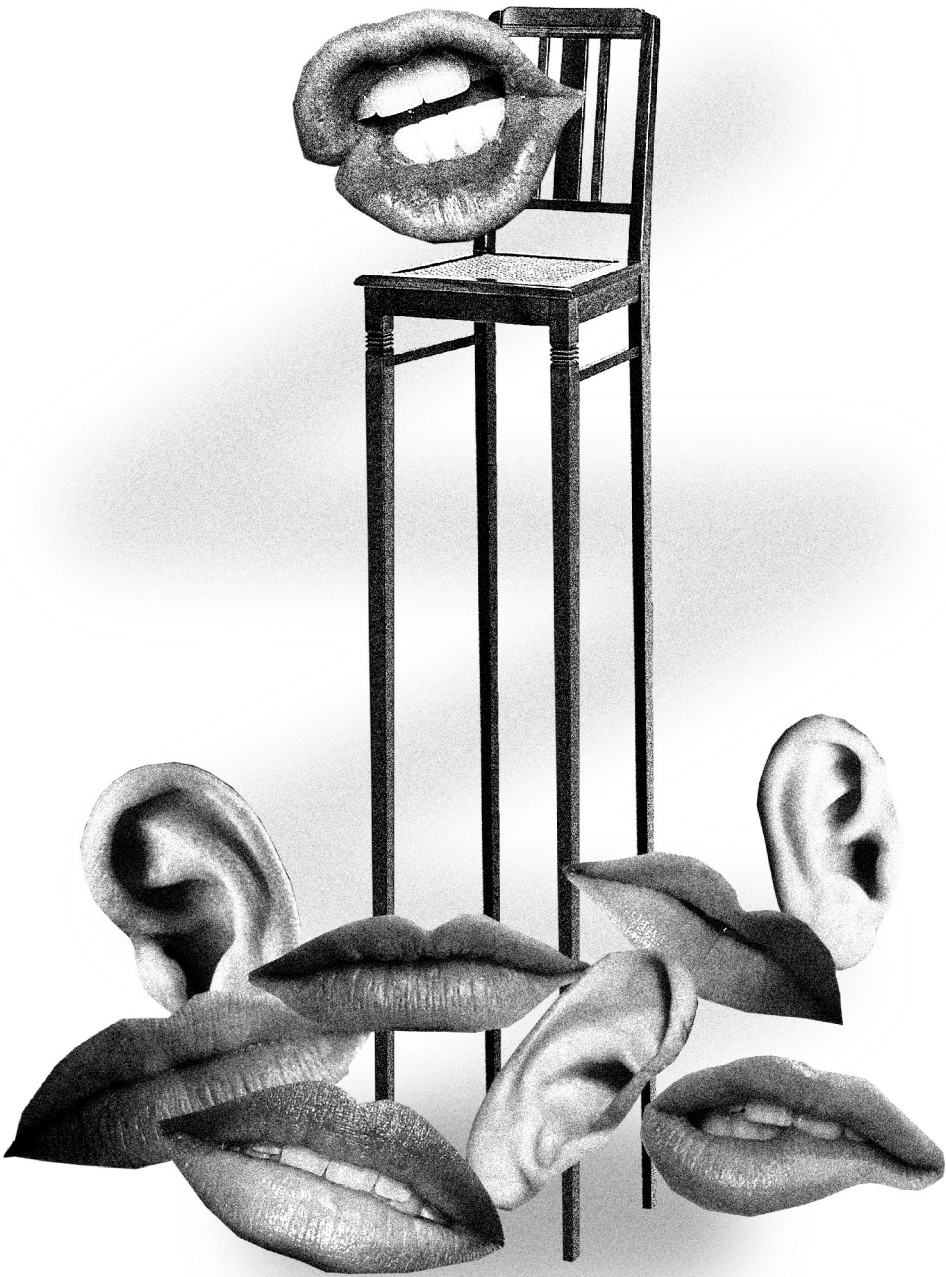
<https://www.rts.ch/info/sciences-tech/11203375-quand-application-zoom-envoie-vos-donnees-a-facebook.html>

² RTS, Zoom dans le tourbillon de la protection des données, 3 avril 2020.

<https://www.rts.ch/info/sciences-tech/11216543-zoom-dans-le-tourbillon-de-la-protection-des-donnees.html>

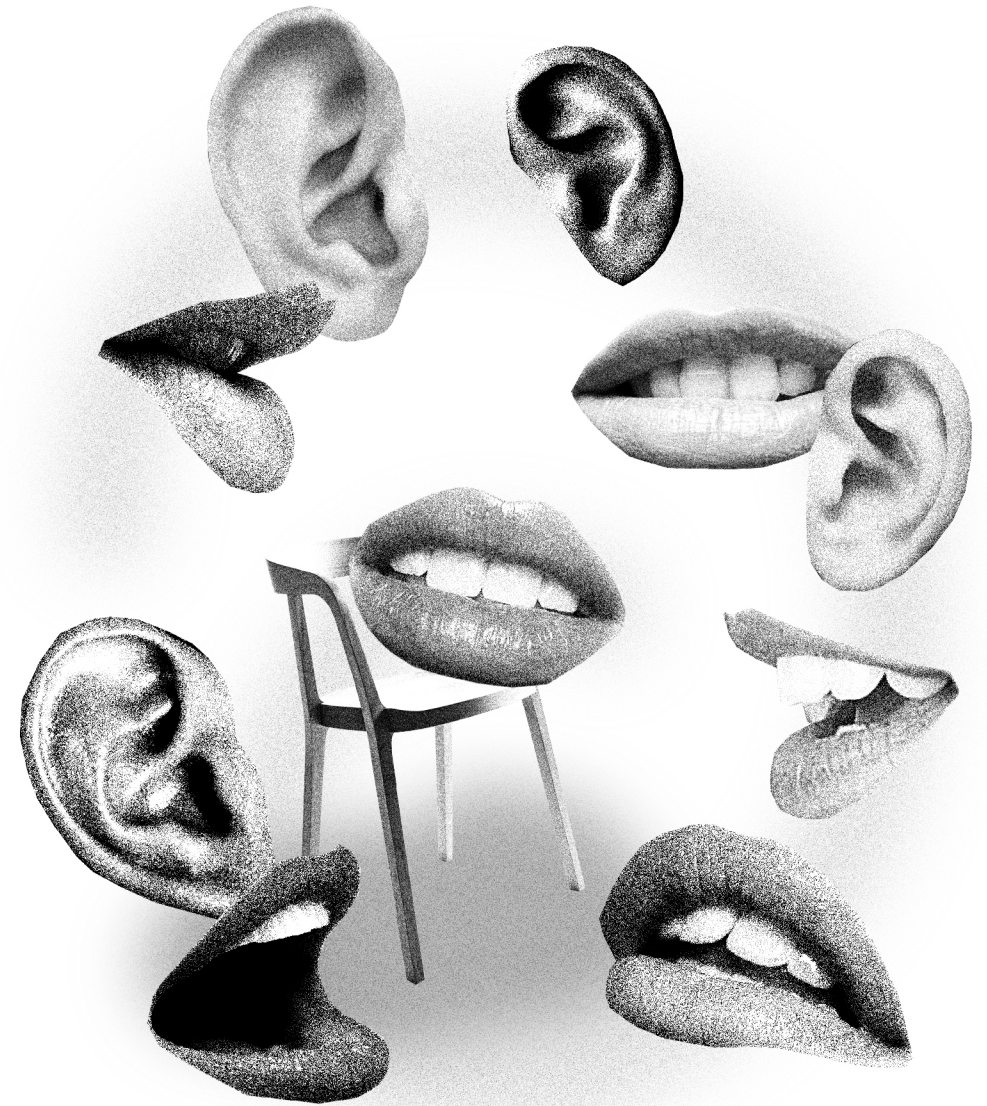
³ «Un logiciel trop intrusif pour surveiller les examens?» in Le Courrier, 29 avril 2020.

Lehrstuhl auf Lebzeiten



chaire professorale à vie

chaire professorale sur un pied d'égalité



Lehrstuhl auf Augenhöhe

Bildung statt Kompetenz!

Zu einer kritischen Auseinandersetzung mit einem dominanten Konzept an Hochschulen.¹

Der Kompetenzbegriff ist seit einigen Jahren in ganz unterschiedlichen Lebensbereichen dominant geworden, vor allem aber im schulischen Kontext scheint er Begriffe wie Erziehung, Bildung und Lernen tendenziell zu ersetzen.² Der Begriff der Kompetenz umfasst eine Orientierung an der Umsetzung und Anwendung von Wissen. In dieser Anwendungslogik mag ein Anknüpfungspunkt für die Hochschulen liegen, indem das Wissen entlang von Kompetenzprofilen zugeschriebenen Fähigkeiten zugeordnet wird. Mit dem Begriff der Kompetenz wird impliziert, dass jegliches zu erlernende Wissen einen Beitrag zur Schärfung des individuellen Kompetenzprofils leistet. Mit diesen Profilen wird zumindest im Hochschulkontext eine Profilierung als Fachperson, damit aber gleichsam auch eine Begrenzung des zur Verfügung stehenden Wissens innerhalb dieser Profile vorgenommen.

Kompetenzen laden vor allem zum Nachvollzug von vorgedachtem Wissen ein, sie lenken die Einzelnen in ausgetrampelte Pfade und halten nur das an Erkenntnis bereit, was von der Hochschule vorgesehen ist. Es erweckt den Anschein, als liesse sich alles, was im Leben gebraucht wird, in eine Kompetenz umwandeln. Immerhin wird damit auch in Aussicht gestellt, dass – wenn die Kompetenzen einmal erworben sind – sie im Beruf, in der Ehe, ja dem Leben an sich ihre Wirkung entfalten werden. Konsequenterweise müssen die Studierenden im Kontext von Hochschulen dann aber auch gewillt sein, jede ihrer Eigenschaften, Stärken, Schwächen, Macken, Besonderheiten in eine messbare Grösse umzuwandeln. Dies erlaubt es, den

Menschen in den verschiedenen Bereichen als kompetent oder noch nicht kompetent zu benennen, um aufzuzeigen, dass sich diese immer noch steigern können (Gelhard 2018: 17). Es handelt sich um eine der zentralen Funktionen des Kompetenzkonzepts, dass sich jegliche Begriffe mit einem «kompetenz» versehen lassen, ohne dass sie dadurch an analytischer Schärfe gewinnen. Vielmehr werden damit Wortungetüme geschaffen, wie beispielsweise Inkompetenzkompensationskompetenz, welche sich erhöhen lässt und damit auch die Fähigkeit zur Inszenierung von kompetentem Auftreten anstelle von realen Inhalten in den Vordergrund stellt. So fand dann auch dieser Begriff Eingang in die zu erwerbenden Kompetenzen von stellensuchenden Personen, wie sie vom Amt für Arbeit und Wirtschaft (AWA) des Kanton Zürich aufgeführt werden. Damit wird davon abgelenkt, dass statt auf die Inszenierung von Fähigkeiten auch auf die Bildung der betroffenen Personen hingearbeitet werden könnte.³ Im Folgenden wird der These nachgegangen, dass die Kompetenzorientierung eine erweiterte Form der Formalisierung von Bildung ist, die sich insbesondere an Hochschulen zeigt.

Was aber ist denn nun überhaupt eine Kompetenz und woher kommt das Unbehagen im Erwerb dieser? Exemplarisch lässt sich dies an der hochschuldidaktischen Ausrichtung an Kompetenzen illustrieren: Kompetenzen stellen in irgendeiner Form die Ver-

bindung zwischen Wissen und Können her, wobei Handlungen ermöglicht werden, um ein Problem in der Praxis zu lösen. Es «kann festgehalten werden, dass mit Kompetenzen Verbindungen von Wissen, Können und Erfahrung gemeint sind, mit denen komplexe Situationen bewältigt werden können» (Bachmann 2016: 1f.). Es geht allerdings nicht nur um Wissen, sondern immer bereits darum, dass nur Wissen erworben werden soll, mittels welchem Probleme gelöst werden können. Mit jedem Schritt der Bestimmung von Kompetenzen werden weitere Begrifflichkeiten eingeführt und daran zeigt sich das spannende Moment, dass es keinen Start und Endpunkt im Lernprozess gibt. Vielmehr ist der Erwerb von Kompetenzen gleich wieder an den Erwerb von anderen Kompetenzen gekoppelt und so gibt es eine beinahe unendliche Anzahl von Begriffen, die eingeführt und untereinander verbunden werden können. Da so viele verschiedene Kompetenzen möglich sind, die vom Einzelnen erworben werden können, bedarf es Leitfäden zur Orientierung. Es entsteht ein formales Netz von verschiedenen Kompetenzen, an welche immer angeschlossen werden kann, und Prozesse werden so zergliedert, dass diese schrittweise erlernbar sind. So etwa können u.a. auch Aspekte wie Innovation, Kreativität, eine kritische Haltung, ein wertorientierter Umgang mit Klient*innen und nicht zuletzt der Kompetenzerwerb schrittweise erlernt werden, ohne dabei auf strukturelle Aspekte zu sprechen zu kommen. Alle Kompetenzen sind in beliebig viele Aspekte unterteilbar und können beliebig miteinander verknüpft werden. Mit dem Kompetenzerwerb ist ein

Abgleich von Soll- und Ist-Zustand verbunden. «Das formale Aneignen von Wissen, Können und Werthaltungen ist nicht Selbstzweck, sondern immer in Bezug auf Anforderungen zu sehen, welche die Gesellschaft an ihre Akademikerinnen und Akademiker stellt.» (Bachmann 2011: 15). Bildung als formale Aneignung von Wissen beinhaltet den Nachvollzug festgelegter Kompetenzen und der aktuelle Stand des Lernprozesses ist nur gemessen an der Ausrichtung an einem erstrebenswerten Soll-Zustand zu verstehen. So wird dann unter anderem die kritische Haltung auf einen Bereich des menschlichen Lebens reduziert, welcher nach einem objektiven Massstab gemessen werden kann. Dabei wird im Sinne der Verwertbarkeit oftmals nur konstruktive oder rekonstruktive Kritik als zulässig angesehen.⁴ Es wird nicht angenommen, dass durch Bildung dieser Rahmen auch verschoben werden könnte.

Wie oben ausgeführt, rührt das Unbehagen an dieser Vorstellung von Lernen als Kompetenzerwerb daher, dass das Lernen erstens einer verstärkten Verwertungslogik unterworfen wird. So wird dem selbstbestimmten Lernen nur so weit Rechnung getragen, wenn dies zu einer wirtschaftlichen Produktivität führt, was die Bildungsinhalte von Beginn weg einer Selektion unterwirft (Gelhard 2018: 70). Das Wissen ist entsprechend so anzueignen, dass damit Probleme gelöst werden können. Damit ist zweitens eine Abstrahierung von Wissensinhalten verbunden und

drittens werden in dieser Form des Lernprozesses die konkreten Erfahrungen der involvierten Personen ausgeklammert. Dies unter anderem auch deshalb, weil selbstreguliertes und selbstbestimmtes Lernen propagiert wird, dieses allerdings nur als Anpassung an die Aufgaben gedacht wird, mittels welchen die Probleme gelöst werden sollen (ebd.: 123). Dies löst bei den betroffenen Personen – und dabei vor allem bei den Studierenden – insofern Unbehagen aus, dass sich latent und manifest der Verdacht breit macht, dass dies noch nicht alles gewesen sein kann. In der Tat lässt sich diese Art des Denkens und des Begründens von Kompetenzen mit der Formalisierung von Bildung beschreiben.

Dabei handelt es sich um einen Grundmechanismus von Bildung, dass Inhalte innerhalb der kapitalistischen Gesellschaft aufgrund der Selektionsfunktion der Bildungsinstitutionen notwendigerweise messbar gemacht werden müssen (Graf/Lamprecht 1991). In der kritischen Bildungssoziologie wurde allerdings bereits mehrfach analysiert, dass Bildung in diesem Bestreben alleine nicht aufgeht (noch immer sehr eindrücklich hierzu die Überlegungen von Heydorn 1980). Bildung in einem kritisch-materialistischen Sinne beinhaltet nicht in erster Linie das Erlernen und Nachvollziehen von Wissensbeständen, sondern geht von der Idee einer kritischen Selbstreflexion aus (Adorno 1966). Insofern bringt Bildung auch ein reflektiertes Erkennen der Bedingungen mit sich, welche etwas wie Bildung überhaupt erst ermöglichen haben. In Bildung bleibt also immer ein Überhang, der sich nicht fassbar machen und kontrollieren lässt. Vor dem Hintergrund der besprochenen Kompetenzorientierung kann vermutet werden, dass auch die Bestimmung dieses Überhangs als Kompetenz abgebildet würde.⁵

Die Formalisierung der Lernprozesse führt allenthalben zu einem ausdrücklich formulierten Unwohlsein bei Betroffenen, seien es die Studierenden oder auch die Dozierenden selber. Da wo Inhalte formal werden, werden auch die Beziehungen in den meisten Fällen abstrakt. Dies widerspricht der Vorstellung einer kritischen Bildung, die in erster Linie die konkreten Erfahrungen der Menschen in den Vordergrund rückt und diese gleichsam der Formalisierung von Bildung und der Abstrahierung von Beziehungen entgegenhält. «Die Erfahrung der in der Kultur tradierten Erfahrungen braucht Zeit. Bildung verlangt eindringliche Hingabe wie ausschweifende Assoziation. [...] Sie ist Erinnerung und Projektion» (Graf 1996: 144). Eine so verstandene Bildung widerspricht einer formalisierten Zurichtung von Inhalten, die entlang von erwerbbarer Kompetenzprofilen stattfindet. Das Erleben von Kultur geschieht nicht nur in didaktisch und methodisch eingerichteten Lernräumen, vielmehr gibt es unterschiedliche Tiefen der Erfahrungsdichte, was sich an einem Beispiel Adornos illustrieren lässt: «Wenn ich noch einmal vom Musikalischen reden darf: musikalische Erfahrungen in der frühen Kindheit macht man, wenn man im Schlafzimmer liegt, schlafen soll und mit weitaufgesperrten Ohren unerlaubt hört, wie im Musikzimmer eine Beethoven-Sonate für Klavier und Violine gespielt wird. Wird einem aber die Erfahrung in einem schon gleichsam selber wieder geregelten Prozess beigebracht, dann erhebt sich die Frage, ob er dieselbe Tiefe der Erfahrungsschicht erreicht

(Adorno 1971: 112). Analog zur Didaktik stellt sich auch bei der Kompetenzorientierung diese Frage nach der Erfahrungsschicht: «In der Didaktik liegt ein Moment des Betrugs an den Studierenden, insbesondere auch im Falle einer digitalen Form: Das Erleben von Kultur und die Auseinandersetzung mit Wissensinhalten wird unter pädagogischen Gesichtspunkten begrenzt, was die Möglichkeit einer assoziativen Auseinandersetzung mit der Realität raubt oder zumindest einschränkt» (Studer 2020: o.S.). In dieser Orientierung an Kompetenz zeigt sich das genannte Unbehagen als ein Verdachtsmoment, dass der eigene Lern- und Bildungsprozess darin nicht aufgeht, respektive dass man als Lernende gar noch um eine angemessene Bildung betrogen wird. Bildung beinhaltet Momente von Offenheit und Unstrukturiertheit, sollte aber gleichzeitig auch einen analytischen Beitrag zum Verständnis sozialer Situationen und Strukturen liefern, also immer wieder auf die konkreten Erfahrungen der involvierten Personen, eingebunden in Gesellschaft, rückbezogen werden.

Bildung statt Kompetenz zu fordern bedeutet also erstens, dass Bildung in der formalisierten Form von Kompetenzen nicht aufgeht. Das Zerstückeln entlang bestimmter Begriffe und Prozesse verschleiert, dass Bildung nicht vollumfänglich messbar und tauschbar ist. Bildung statt Kompetenz bedeutet zweitens, Räume für Widersprüche zu öffnen. Bildung kann nicht da stattfinden, wo der Ist-Zustand der einzelnen Personen als noch nicht verwirklichter Soll-Zustand verstanden wird. Vielmehr wird Bildung dann ermöglicht, wenn der eigene Bildungsprozess als widersprüchlich wahrgenommen wird und die Widersprüche als objektive der Gesellschaft erkannt werden (Horkheimer/Adorno 1997). Die daraus erwachsenden Widersprüche und Widerstände lassen sich als Ausgangspunkt der Analyse und des eigenen Bildungswegs nehmen. Bildungsprozesse können da stattfinden, wo Erfahrungen zugelassen und verantwortliche Beziehungen im pädagogischen Kontext ermöglicht werden.

Durch die Kompetenzorientierung werden gerade diese beiden Aspekte ausgeklammert: Durch die Formalisierung und die Reduktion von Raum für Widersprüchlichkeit fallen Erfahrungen raus und die involvierten Pädagog*innen werden nicht mehr als relevante Gegenüber verstanden, die mit einer konkreten Sachautorität ausgestattet in Auseinandersetzung treten. Martin Graf spricht im Falle der Kompetenzorientierung von einer politisch-praktischen Feigheit (Graf 2017: 60). Praktisch feige ist das Vorgehen deshalb, weil durch die Kompetenzorientierung von der Verantwortlichkeit der Pädagog*innen abgelenkt wird. Streng genommen können Kompetenzen nicht erworben, sondern nur zugeschrieben werden. Politisch problematisch wird es darum, weil die Macht in pädagogischen Kontexten durch die Orientierung an Kompetenzen zu diffundieren droht. ■

Gefährdet statistischer Analphabetismus die Demokratie?

Fussnoten

¹Der vorliegenden Text basiert auf einem Vortrag, der von den beiden Autoren an der Langen Nacht der Kritik am 23.11.18 im Planet 13 in Basel gehalten wurde. Er wurde für die Publikation gekürzt, hat den Charakter eines Vortrags aber teilweise behalten.

²Stellvertretend sei hier der Lehrplan 21 in der Volksschule genannt, in welchem der gesamte Inhalt auf dem Erwerb von Kompetenzen beruht. Der Lehrplan 21 stellt den ersten gemeinsamen Lehrplan dar, welcher in der Schweiz übergreifend über die einzelnen Kantone eingeführt wird. Er ist Resultat des Artikels 62 der Schweizerischen Bundesverfassung, das Schulsystem zu harmonisieren, während die Volksschule grundsätzlich in der Hoheit der Kantone bleibt.

³Der Begriff der Inkompetenzkompensationskompetenz geht auf den Philosophen Odo Marquard zurück, der ihn in den 70er Jahren in einem Vortrag im Rahmen einer Auseinandersetzung mit der Philosophie in eher polemischer Weise nannte.

Die oben genannte Darstellung der Kompetenzen findet sich auf der Seite des AWA: https://www.zh.ch/content/dam/zhweb/bilder-dokumente/themen/wirtschaft-arbeit/stellensuche-arbeitslosigkeit/qualifizierung/anbietende-institutionen-bim/arbeitsmarktlischer_merkmal_katalog_1.pdf (download: 21.9.20)

⁴Zu einem alternativen Kritikverständnis im Sinne der immanenten Kritik siehe Jaeggi (2014).

⁵Es sei den Leser*innen überlassen, sich eine entsprechende Kompetenz begrifflich auszudenken.

Literatur

Adorno, Theodor W. (1966). Erziehung nach Auschwitz. In: Adorno, Theodor W. (Hg.). Erziehung zur Mündigkeit. Vorträge und Gespräche mit Hellmut Becker 1959-1969. Frankfurt/M: Suhrkamp. S. 88-104.

Adorno, Theodor W. (1971). Erziehung - wozu? In: Kadelbach, Gerd (Hg.). Erziehung zur Mündigkeit. Vorträge und Gespräche mit Hellmut Becker 1959-1969. Frankfurt/M: Suhrkamp. S. 105-119.

Bachmann, Heinz (2011). Hochschullehre neu definiert - shift from teaching to learning. In: Bachmann, Heinz (Hg.). Kompetenzorientierte Hochschullehre. Die Notwendigkeit von Kohärenz zwischen Lernzielen, Prüfungsformen und Lehr-Lern-Methoden. Bern: h.e.p. Verlag. S. 14-33.

Bachmann, Heinz (2016). Harnos, Kompetenzorientierung, Lehrplan 21 - Sie meinen den Esel und hauen den Sack! URL: https://phzh.ch/MAPortrait_Data/89081/31/Lehrplan%20Netzversion.pdf

Gelhard, Andreas (2018). Kritik der Kompetenz. 3., vollständig überarbeitete und erweiterte. Aufl. Zürich: Diaphanes.

Graf, Martin Albert (1996). Mündigkeit und soziale Anerkennung. Gesellschafts- und bildungstheoretische Begründungen sozialpädagogischen Handelns. Weinheim: Juventa-Verlag.

Graf, Martin Albert (2017). Offensive Sozialarbeit. Beiträge zu einer kritischen Praxis. Band 1: Grundlagen. Norderstedt: Books on Demand.

Graf, Martin Albert/Lamprecht, Markus (1991). Der Beitrag des Bildungssystems zur Konstruktion von sozialer Ungleichheit. In: Bornschie, Volker (Hg.). Das Ende der sozialen Schichtung? Zürcher Arbeiten zur gesellschaftlichen Konstruktion von sozialer Lage und Bewusstsein in der westlichen Gesellschaft. Zürich: Seismo. S. 73-96.

Heydorn, Heinz-Joachim (1980). Ungleichheit für alle. Zur Neufassung des Bildungsbegriffs. Bildungstheoretische Schriften 3. Frankfurt/M: Syndikat.

Horkheimer, Max/Adorno, Theodor W. (1997). Widersprüche. In: Horkheimer, Max/Adorno, Theodor W. (Hg.). Dialektik der Aufklärung. Frankfurt/M: Suhrkamp. S. 272-275.

Jaeggi, Rahel (2014). Kritik von Lebensformen. Berlin: Suhrkamp.

Studer, Tobias (2020). Bildungsverlust infolge akuter Digitalisierung? Überlegungen zum Fernunterricht in der Hochschullehre. In: vpod-Bildungspolitik. Zeitschrift für Bildung, Erziehung und Wissenschaft. Heft-Nr. 217. URL: <http://vpod-bildungspolitik.ch/?p=3932> (Download: 2.10.2020)

Grundlagenprüfungen der wissenschaftlichen Methoden und Statistik waren bis anhin fester Bestandteil des Studiengangs Gesellschafts- und Kommunikationswissenschaften an der Universität Luzern. Mit der neuen Studienverordnung müssen diese Vorlesungen ab Herbstsemester 2020 nicht mehr obligatorisch besucht werden - Anlass zur Freude?

Endlich: Freiheit.

Frei sind die Studierenden in Gesellschafts- und Kommunikationswissenschaften (Socom) neu von den präsenzpflichtigen Übungen freitagmorgens, welche so einige mit wackeligen Beinen und dröhnendem Kopf absitzen mussten.

Frei von der Frustration, welche sich breit machte, als auf den Korrelationskoeffizienten und den Determinationskoeffizienten auch noch der Regressionskoeffizient folgte.

Frei von den schlaflosen, schweissgebadeten Nächten vor den sagenumwobenen Methoden- und Statistiklausuren.

Frei sind sie jedoch auch von jeglichem Grundlagenwissen, welches die Produktion unserer «gesellschaftlichen Fakten» betrifft: Für Socom-Studierende ist nämlich neuerdings nur noch eine von drei Vorlesungen in Statistik und wissenschaftlichen Methoden

obligatorisch. Doch erst methodisch-statistische Grundkenntnisse ermöglichen eine kritische Auseinandersetzung mit Daten und Statistiken, welche in Zeiten der Digitalisierung zunehmend von Bedeutung sind. Eine solide Grundausbildung in der wissenschaftlichen Methode ist hilfreich, um verzerrte bis hin zu grundlegend falschen Äusserungen kritisch zu beleuchten. In diesem Sinne stellt sie die Schutzrüstung wie auch das Schwert im Kampf gegen Fehlinformationen dar. Ohne dieses Wissen stehen wir also ganz schön nackt da, in einer Welt, in welcher der Begriff Fake News im Jahr 2017 offiziell im deutschen Rechtschreibduden aufgenommen wurde!

Für diese hier beschriebene Nacktheit gibt es einen Begriff: Statistical illiteracy. Oder auf Deutsch: statistischer Analphabetismus - die Unfähigkeit, Statistiken und Daten verstehen, kritisieren und mit ihnen argumentieren zu können.

Wenn Nacktheit gefährlich wird

Die Auswirkungen des statistischen Analphabetismus sind fester Bestandteil unseres Alltags. «Heute nimmt man nur noch das statistische Endprodukt wahr, ohne zu hinterfragen, wie es genau zustande gekommen ist», er-

klärt Prof. Dr. Georges-Simon Ulrich, Direktor des Bundesamtes für Statistik. Weiter führt er aus, dass «die Frage, wieso und wie diese Daten erhoben werden und ob sie sich überhaupt miteinander vergleichen lassen, zu wenig differenziert betrachtet wird». Für praktisch jedes Argument lässt sich eine Studie finden, welche dieses zu belegen scheint. Das Wissen darüber, wie einzelne Variablen operationalisiert und verrechnet werden, ist aber für die Beurteilung der Aussagekraft von Statistiken und Studien unabdingbar.

«Zahlen lügen genauso wenig wie Wörter. Die Lügner sind diejenigen, die diese Werkzeuge missbrauchen», erklärt Walter Krämer, Professor für Wirtschafts- und Sozialstatistik an der Technischen Universität Dortmund auf Anfrage. Dieser Ansicht ist auch Dr. Stella Bollmann, Präsidentin der Schweizerischen Gesellschaft für Statistik: «Die Bevölkerung muss in der Lage sein, Zahlen einschätzen zu können. Hier ist es nicht nur wichtig, gute von schlechten Statistiken unterscheiden zu können, sondern auch, mit Unsicherheit umgehen zu können.» Gerade am Beispiel der Corona-Daten sei deutlich geworden, dass mit diesen nicht immer sichere Aussagen gemacht werden konnten. Für viele seien diese Unsicherheiten schwierig zu ertragen gewesen. Bollmann erklärt weiter: «Dies führte dazu, dass sauber erstellte Untersuchungen und Statistiken unglaubwürdig wurden und völlig unbelegte Verschwörungstheorien auf einmal sehr glaubhaft erscheinen.» Ohne statistischen Alphabetismus lässt sich nur schwerlich eine gemeinsame Diskussionskultur etablieren: alle haben irgendwie recht. Entscheidend ist, ein statistisches Bewusst-

sein zu entwickeln, welches uns dabei hilft, Fehlinterpretationen und -darstellungen von insbesondere öffentlichen Statistiken zu erkennen.

Statistik ist somit ein wichtiger Teilbereich der Datenkompetenz, mit der wir unsere Umwelt beschreiben und besser verstehen können. Korrekt in ihren Kontext gesetzte und kritisch analysierte Statistiken und Studien sind von entscheidender Bedeutung: Die so gewonnenen Erkenntnisse stellen die Grundlage gesellschaftspolitischer Diskussionen dar. Dr. Monique Lehky Hagen, Co-Initiantin der Kampagne «Data Literacy Schweiz» hält fest, dass «Datenkompetenz seit Beginn des 20. Jahrhunderts eine zunehmend unerlässliche Ressource für die Weiterentwicklung unserer Forschung» geworden ist. Ausserdem sei sie auch für politische sowie strategische Entscheidungen auf allen Ebenen unserer Gesellschaft immer weniger entbehrlich.

Die Demokratie in Gefahr?

In diesem Zusammenhang übernehmen die Medien eine zentrale Funktion. Sie sind eine der Hauptinformationsquellen gesellschaftlichen Wissens. Besonders die direkte Demokratie der Schweiz stellt mit ihren häufigen Abstimmungen hohe Anforderungen an die Medienschaffenden und deren Rolle als Informationsvermittler*innen. Sie übernehmen eine Filterfunktion und sorgen im Idealfall dafür, dass wir uns nicht im täglich produzierten Informationswirrwarr verlieren. Schliesslich ist eine gut informierte Bevölkerung eine der tragenden Säulen einer funktionierenden demokratischen Gesellschaft.

Damit Medienschaffende diese Funktionen erfüllen können, sind methodisch-statistische Kenntnisse erforderlich. So argumentiert Lehky Hagen: «Wenn Medienschaffende mit Daten nicht umzugehen wissen, können sie ihrer Rolle in der Gesellschaft nicht gerecht werden.»

Zu glauben, Socom-Studierende – und damit potenzielle Medienschaffende – würden sich die mit Vorurteilen und Versagensängsten behafteten Methoden- und Statistikvorlesungen freiwillig antun, ist wenig realistisch. «Eine gesellschaftlich so dringend nötige Kompetenz der Freiwilligkeit zu überlassen, lässt sich schwer mit der Übermittlung von Datenkompetenz vereinen, die die Gesellschaft von universitären Institutionen erwartet», so Lehky Hagen.

Kurzum, wir brauchen Socom-Abgänger*innen mit Statistik- und Methodenkenntnissen, um Fehlinformationen abzufangen, bevor diese durch die Medien in die Gesellschaft gelangen. Ebenfalls brauchen wir eine Bevölkerung, welche im Stande ist, Daten und Studien selbstständig auf ihre Plausibilität hin zu prüfen. Andernfalls gefährden wir die Grundlage einer funktionierenden Demokratie. ■

Der Kampf um Chancengerechtigkeit an der Universität Basel

54

Die Universität Basel rühmt sich ihrer humanistischen Tradition und hat sich der Diversität verpflichtet. Die vor zwei Jahren geschaffene *Fachstelle Diversity* schreibt auf ihrer Webseite, dass sich die Universität Basel als Organisation verstehe, welche die unterschiedlichen Erfahrungen und Perspektiven ihrer Mitglieder wertschätze und ihre vielfältigen Potentiale fördere, unabhängig von Alter, Religion, Geschlecht, Geschlechtsidentität, kultureller Herkunft, Sprache, sozialer oder beruflicher Stellung, Lebensform, politischer Überzeugung, sexueller Orientierung und Behinderung. Auch wird erwähnt, dass ein aktives Diversity Management der Universität sich durch Diskriminierungs- und Barrierefreiheit auszeichne.

Die Realität ist, zumindest für Geflüchtete mit akademischem Hintergrund und/oder Interesse an tertiärer Bildung, eine andere. Anstatt eine proaktive Haltung einzunehmen und die Potentiale geflüchteter Menschen aktiv zu fördern, erschwert die Uni Basel mit ihren starren Zulassungskriterien den Zugang zur Hochschulbildung. Barrieren, die geflüchtete Menschen hindern ein Studium an der Universität aufzunehmen, sind vor allem bürokratischer und finanzieller Natur.

In den Fällen, in denen die Abschlussdiplome der Geflüchteten vorhanden sind, wird die Zulassung zum Studium oftmals durch die Nichtanerkennung der ausländischen Dokumente verwehrt. Je nach Land, in wel-

chem geflüchtete Personen ihre Schulbildung absolviert haben, gelten unterschiedliche Zulassungsbedingungen. Die Schweizer Hochschulen orientieren sich an den Zulassungsrichtlinien, welche die Dachorganisation der Schweizer Hochschulen *swissuniversities* für alle Länder aufstellt.

Ausländische Schul- oder Universitätsabschlüsse aus Drittstaaten werden erfahrungsgemäss selten anerkannt. Universitätsabschlüsse müssen an einer von der Universität Basel anerkannten Hochschule erlangt worden sein. An der Universität Basel wird ein abgeschlossenes Studium nur dann akzeptiert, wenn es sich um einen Abschluss von einer staatlich anerkannten Universität mit Promotionsrecht handelt. Die Tatsache, dass viele renommierte Universitäten keine Doktoratstitel verleihen, scheint nicht von Belang. Wenn eine Person an einer ausländischen Universität ein Studium begonnen hat, dieses aber nicht abschliessen konnte, werden die bereits erbrachten Leistungen im Zulassungsverfahren nicht berücksichtigt, unabhängig davon, wie weit fortgeschritten die Person in ihrem Studium schon war. In diesem Fall überprüft die Universität als den höchsten erreichten Bildungsabschluss das Reifezeugnis. Die Anerkennung von Gymnasialabschlüssen kann daran scheitern, dass sich der Fächerkatalog der ausländischen Schulsysteme von demjenigen an Schweizer Gymnasien unterscheidet und das Reifezeugnis als zu wenig allgemeinbildend abgelehnt wird.

Bei Nichtanerkennung oder Fehlen der geforderten Dokumente muss die ECUS-Prüfung absolviert werden. Dies ist eine Ergänzungsprüfung der schweizerischen Hochschulen

Fighting for Equal Opportunities at the University of Basel

The University of Basel prides itself on its humanistic tradition and is committed to diversity. The *Diversity Office*, which was established two years ago, writes on their website that the University of Basel sees itself as an organization that values varied experiences and perspectives of its members, and fosters the diverse potential of them regardless of age, religion, gender, gender identity, cultural background, language, social or professional status, lifestyle, political conviction, sexual orientation or disability. It is also mentioned that, to actively manage such diversity, the university should be characterized by freedom from discrimination and accessibility barriers.

Though the reality seems to be different, at least for refugees with an academic background and/or interest in tertiary education.

Instead of taking a proactive stance and actively promoting the potential of refugees, the University of Basel makes access to higher education even more difficult for them with its rigid admission criteria. Those barriers which prevent refugees from studying at the university are primarily of a bureaucratic and financial nature.

In cases where the refugees do possess a diploma, their admission to study is often denied by non-recognition of the foreign documents. Depending on the country in which refugees received their education, different admission requirements apply. Swiss universities follow admission guidelines which the umbrella organization

55

of Swiss universities *swissuniversities* has established for all countries.

From experience, foreign school or university degrees from third countries are rarely acknowledged. University degrees must be obtained from a university recognized by the University of Basel. At the University of Basel, a completed education is only accepted if it is a degree from a state-approved university with the right to award doctorates. The fact that many prestigious universities do not award doctoral degrees does not seem to matter. If a person has started a degree at a foreign university but was unable to complete it, their achievements will not be taken into account in the admission procedure, regardless of how advanced this person was in their degree. In this case, the university checks their highest educational attainment as the highest educational qualification achieved. The recognition of secondary school leaving certificates can also fail due to the course catalogue where foreign school systems differ from that of Swiss high schools, and thus their secondary school leaving certificate (Maturity Certificate) can be rejected as not providing sufficient general education.

If the required documents are not recognized or if they are missing, the ECUS-exam must be taken. This is a supplement-



© Foto von Andi's Steiner

und Universitäten für Studienbewerber*innen mit ausländischem Vorbildungsausweis. Die Kosten für diese Prüfung und die dafür nötigen Vorbereitungskurse belaufen sich auf mehrere tausend Franken. Für geflüchtete Menschen ist dieser Betrag aus sozioökonomischen Gründen meist nicht tragbar. Die vom Kanton subventionierten Vorbereitungskurse wurden Ende 2011 abgeschafft.

Die Finanzierung ist auch bei einem regulären Studium eine grosse Hürde. Die Kosten für ein Studium sind für geflüchtete Menschen, die systembedingt wenig Möglichkeiten zu Erwerbsarbeit haben, kaum zu bewältigen. Die Chance auf ein Stipendium ist, insbesondere für Geflüchtete im Asylverfahren (mit Status N), sehr gering. Denn viele Stiftungen vergeben keine Stipendien an Menschen, die nicht mit Sicherheit für die Dauer des gesamten Studiums in der Schweiz bleiben können. Ein Asylverfahren kann sich in der Realität über mehrere Jahre hinwegziehen. Theoretisch könnten geflüchtete Studierende sogar innerhalb dieser Zeit ein ganzes Studium abschliessen.

Das Bekenntnis zu Chancengleichheit und Diversity allein bewirkt noch keine effektive

Diversität. Die Universität Basel muss sich proaktiv zur gesellschaftlichen Realität der Migration verhalten und neue Wege schaffen, um geflüchtete Studienbewerber*innen aufzunehmen. Es braucht flexiblere Instrumente, um die Studienfähigkeit einer Person individuell abzuklären und zu prüfen. Denkbar wären beispielsweise Fachprüfungen, wie es sie an anderen Schweizer Universitäten bereits gibt, oder Aufnahmegespräche mit Professor*innen.

Bei all diesen Hürden, welche Studieninteressierte mit Fluchterfahrung und Migrationsbiografie zu bewältigen haben, ist eine beratende Unterstützung sehr hilfreich. Allerdings gibt es zurzeit keine Anlaufstelle für Geflüchtete an der Universität Basel. Gegenwärtig nimmt sich vorwiegend der studentische Verein Offener Hörsaal Aufgaben an, die von der Universität nicht abgedeckt werden. Seit vier Jahren ermöglicht der Offene Hörsaal Geflüchteten, im Rahmen eines Schnuppersemesters einen Einblick in den universitären Alltag zu erhalten. Im Austausch mit dem Studiensekretariat hilft der Offene Hörsaal, Zulassungschancen abzuklären, begleitet den Anmeldeprozess zu einem regulären Stu-

diary examination to reach an equal level of the Swiss general qualification for university entrance. The costs for this exam and the necessary preparatory courses amount to several thousand Swiss francs. For socio-economic reasons, this amount is usually not affordable for refugees. The preparation courses that used to be subsidized by the canton were abolished at the end of 2011.

Financing is an obstacle even later when enrolled as regular students. The cost of studying can hardly be covered by refugees who, due to the system, have little opportunities for a gainful employment. The chance of receiving a scholarship is very low, especially for refugees in the asylum procedure (with status N). This is because many foundations do not award scholarships to people who cannot be guaranteed to remain in Switzerland for the duration of their studies. In reality, an asylum procedure can take several years. Hence, refugee students could theoretically even complete their entire degree within this time.

The commitment to equal opportunities and Diversity alone does not lead to ac-

tual diversity. The University of Basel must take a proactive approach to the social reality of migration and create new means of accepting refugee applicants. More flexible tools are needed to clarify and test a person's ability to study on an individual basis. Some conceivable solutions are for instance subject examinations, as they already exist at other Swiss universities, or admission interviews with professors.

With all these sticking points, which prospective students with refugee experience and migration profile have to overcome, consultative support is very helpful. However, there is presently no contact point for refugees at the University of Basel. Currently, the student association *Offener Hörsaal* takes on tasks that are not covered by the university. For four years, *Offener Hörsaal* has enabled refugees to gain an insight into everyday university life as part of a trial semester. In exchange with the Student Administration Office, *Offener Hörsaal* helps to clarify chances of admission, accompanies the registration process for regular studies and, if necessary, provides support in financing of the studies. Every person should receive free



© Foto von Ancis Steiner

dium und unterstützt gegebenenfalls bei der Finanzierung des Studiums. Alle Menschen sollten kostenlose und kompetente Auskunft bezüglich Studienmöglichkeiten und dem damit einhergehenden Anmeldeverfahren erhalten.

Rund 10 bis 15 Prozent der geflüchteten Menschen in der Schweiz haben in ihrem Herkunftsland bereits eine höhere Schule oder Universität besucht. Derzeit mangelt es in der Integrationspolitik an Anerkennung der Qualifikationen und Versuchen, diese Menschen auf tertiärer Bildungsstufe zu integrieren. In der Konsequenz führt jene mangelnde Anerkennung häufig zu einer Dequalifizierung geflüchteter Menschen mit akademischem Hintergrund. Viele sehen sich daher gezwungen, Tätigkeiten auszuüben, für die sie überqualifiziert sind.

Bildung stellt den bestmöglichen Weg zur Integration dar, zeigt die Studie *Bildungsmassnahmen für spät eingereiste Jugendliche und junge Erwachsene - privat (mit)finanzierte Bildungsangebote für Asylsuchende* des Schweizerischen Forums für Migrations- und

Bevölkerungsstudien der Universität Neuchâtel. Es wird eine möglichst rasche Einbindung von Geflüchteten in das schweizerische Bildungssystem empfohlen. Das vorhandene Bildungspotential muss durch die Ausbildung und die spätere Einbindung in den Arbeitsmarkt genutzt werden. Diese Form der Integration wirkt Untätigkeit, Frustration und Motivationsverlust entgegen und gleichzeitig kann eine Abhängigkeit von der Sozialhilfe vermieden werden. Wenn Betroffene in ihr Herkunftsland zurückkehren müssen, führt eine fundierte Ausbildung möglicherweise zu einer Verbesserung der dortigen Lebensperspektive.

Die Gesellschaft der Schweiz ist migrantisch. Es ist an der Zeit, dass sich Geflüchtete nicht länger an die starren Strukturen der Hochschulen anpassen müssen, sondern sich die Hochschulen an die aktuellen gesellschaftlichen Bedingungen anpassen und bürokratische sowie finanzielle Hürden abbauen. Nur so kann der chancengerechte Zugang zu Bildung für geflüchtete Menschen gewährleistet werden. ■

and competent information about study opportunities and the associated application procedure.

Around 10 to 15 percent of the refugees in Switzerland have already attended a secondary school or university in their home country. Currently, integration policy lacks recognition of qualifications and attempts to integrate these people at the tertiary level of education. As a consequence, this lack of recognition often leads to downgrading qualifications of refugees with an academic background. As a result, many feel compelled to work for something which they are overqualified for.

*Education represents the best possible path to integration, according to the study *Bildungsmassnahmen für spät eingereiste Jugendliche und junge Erwachsene - privat (mit)finanzierte Bildungsangebote für Asylsuchende* (transl. "Educational measures for adolescents and young adults - privately (co-)financed educational offers for asylum seekers") by the Swiss Forum for Migration and Population Studies*

(SFM) at the University of Neuchâtel. It is recommended to integrate refugees into the Swiss education system as soon as possible. The existing knowledge and potential should be used by furthering their education and later integrating them into the labor market. This form of integration counteracts inactivity, frustration and loss of motivation, and at the same time dependence on social welfare can be avoided. If one day, those individuals have to return to their country of origin, their well-founded education may lead to an improvement in their life prospects there.

The Swiss society is characterized by migration. It is about time that refugees no longer have to adapt to the rigid structures of universities but rather that universities adapt to current social conditions and reduce bureaucratic and financial obstacles. This is the only way to ensure equal access to education for the refugees.

Translated by Sandy Cheung from Offener Hörsaal Basel ■

Von der Wichtigkeit der Legal Gender Studies im Jus-Studium

60

Viele Frauen_generationen in der Schweiz haben dafür gekämpft, die soziale und politische Situation von Frauen_ und ihre Lebensrealitäten sichtbar zu machen sowie zu verbessern. Dank deren unerschrockenem Einsatz ist die offene Diskriminierung von Frauen_ durch das Recht heute in der Schweiz weitgehend beseitigt. Dass sich die Frage der Gleichstellung damit nicht gelöst hat, zeigte sich nicht zuletzt im letztjährigen zweiten Feministischen Streik, wo sich Tausende von Frauen_ für mehr Gleichheit und Gerechtigkeit mobilisiert haben. Die Frage, wie das Recht dazu beitragen kann, nicht nur eine formelle, sondern auch eine materielle Gleichheit zwischen den Geschlechtern herzustellen, wird daher rege (und kontrovers) diskutiert.

Gemeinhin ist noch immer die Vorstellung präsent, das Recht sei notwendigerweise ein objektiv-neutrales und somit geschlechtsloses Phänomen, welches als soziales Steuerungsinstrument der interessenneutralen Regelung des gesellschaftlichen Zusammenlebens dient. Aus einer dem weiblichen_ Lebenszusammenhang entnommenen feministischen Perspektive, wird jedoch schnell deutlich, dass das Recht den ungleichen sozialen Realitäten von Frau_ und Mann_ nur ungenügend Rechnung trägt. Die konservative Rolle des Rechts bei der Zementierung von Geschlechter- und Machtverhältnissen wird schliesslich nur selten reflektiert und thematisiert.

Dass die Gender Studies nur mit Verzögerung Eingang in die Rechtswissenschaften gefunden haben, vermag vor diesem Hintergrund nicht weiter erstaunen – handelt es sich beim Recht doch gerade um eine gesellschaftliche Institution, bei welcher es um die Verhandlung und Verwaltung ebensolcher (Macht-)Positionen geht.

Legal Gender Studies

Die Legal Gender Studies verstehen sich als eine kritische Strömung innerhalb der Rechtswissenschaften, wobei sie sich sowohl in der Rechtstheorie als auch in der Rechtspraxis verorten lassen. Sie setzen sich insbesondere mit der (Rechts-)Kategorie «Geschlecht» und mit den Beziehungen zwischen den Geschlechtern auseinander. Im Zentrum der Betrachtungen stehen die Themen Gleichheit, Differenz und die Konstruktion des Geschlechtsverhältnisses – Geschlecht bildet demnach nicht nur eine «biologische Tatsache», sondern vielmehr ein gesellschaftliches Ordnungsprinzip. Geschlecht erscheint als sozial (also u.a. durch das Recht) konstruierte Kategorie, mit deren Hilfe Macht und Herrschaft organisiert werden und bestehende Hierarchien zwischen Männern_ und Frauen_ hergestellt bzw. aufrechterhalten werden. Die Ordnung der Machtverhältnisse und die damit einhergehenden rechtlichen Benachteiligungen im Kontext der Geschlechterordnung gehen jedoch über die binäre Kategorie von Mann und Frau hinaus: Die herrschende Geschlechterordnung stützt sich genauso auf Normen der körperlichen Eindeutigkeit und der Heterosexualität wie auf die Zugehörigkeit zu einem bestimmten Geschlecht oder

De l'importance des Legal Gender Studies dans les études de droit

Beaucoup de générations de femmes en Suisse ont lutté afin de visibiliser et améliorer la situation sociale et politique des femmes et leurs réalités de vie. Grâce à leur engagement et bravoure, la discrimination manifeste par la loi a de nos jours dans une large mesure disparu en Suisse. Néanmoins, la question de l'égalité entre femmes et hommes n'a pas été résolue comme l'a illustrée notamment la grève des femmes en 2019 où des milliers de femmes se sont mobilisées pour plus d'égalité et de justice. La question comment le droit peut contribuer non seulement à une égalité formelle mais aussi matérielle entre les hommes et les femmes a pour cette raison suscitée des vifs débats et controverses.

En général, la conception du droit en tant que phénomène nécessairement objectif et neutre et par conséquent neutre à l'égard du genre et qui sert uniquement d'instrument de gestion sociale est très répandue. Par une perspective féministe et dans un contexte de vie des femmes il devient très vite évident que le droit ne tient compte des différentes réalités sociales des femmes et hommes que d'une manière insuffisante. Le rôle conservateur du droit dans le renforcement des rapports de force inégaux ainsi qu'entre hommes et femmes ne fait que rarement l'objet de recherche et de réflexion. C'est la raison pour laquelle il n'est pas surprenant que les études genres n'ont trouvé que très tardivement l'entrée dans les études de droit car le droit est justement une institution sociale, dans le cadre de laquelle

61

les relations et les rapports de force mentionnés sont négociés.

Legal Gender Studies

Les Legal Gender Studies sont un courant critique dans la science juridique ainsi que dans la pratique juridique. Leur objet est principalement l'évaluation critique des catégories (juridiques) en lien avec les rapports sociaux entre les sexes. Les sujets de l'égalité, de la différence et de la construction sociale du genre forment le centre de l'analyse. Le concept du genre souligne que les rapports sociaux entre les sexes ne peuvent pas être réduites à des aspects biologiques, bien au contraire, ils font partie d'un principe d'ordre et de structuration sociale par le biais duquel le pouvoir et la domination sont constitués et des hiérarchies entre hommes_ et femmes_ construites et maintenues. Les formes de pouvoir et de dominance quant à la relation entre les sexes va en même temps au-delà de la catégorisation binaire entre hommes et femmes: elle s'appuie notamment sur des normes de classification du corps selon des catégories clairement délimitées, sur l'hétérosexualité ainsi que sur l'appartenance à un sexe déterminé et des stéréotypes correspondants. Dans la recherche récente, les approches de l'intersectionnalité qui mettent en relief l'intersection entre différentes formes de discrimination ainsi que les perspectives post-genre sont devenues plus importantes.

Ces débats transdisciplinaires initiés par les

auf Geschlechtsstereotypen. In der jüngeren Forschung rücken intersektionale, d.h. wenn sich verschiedene Diskriminierungsformen überschneiden, sowie post-gender Perspektiven in den Vordergrund.

In den Legal Gender Studies werden darüber hinaus, wie bereits angedeutet, eine Reihe von übergreifenden Debatten geführt, deren Gemeinsamkeit die kritische Auseinandersetzung mit Strukturprinzipien und fundamentalen Konzepten des modernen Rechts bildet. Sie sind deshalb als eine Disziplin der Rechtskritik zu verstehen, die das Recht als ein Machtdiskurs kritisiert, welches strukturell konservativ ist und der die geltenden gesellschaftsprägenden Normen nicht nur setzt, sondern auch legitimiert und absichert. Die Legal Gender Studies sind aber auch Wissenschaftskritik, denn sie kritisieren die Annahme der Neutralität und Objektivität, welche die Wissenschaft ebenso wie das Recht in Anspruch nehmen. Die Legal Gender Studies stehen in einem Wechselspiel mit der Praxis: Die Erfahrungen von Praktikerinnen_ fließen als Forschungsfragen in die Wissenschaft ein und die Erkenntnisse aus der Forschung dienen der Praxis, um ihre Anliegen voranzubringen.

62 Anpassung des Curriculums

Im Jus-Studium geht es in erster Linie um das Aneignen und Reproduzieren von Wissen – Auswendiglernen –, aber sehr selten um die kritische Betrachtung und Verortung der eigenen Position, der verschiedenen Rechts-

akteur_innen, der Rechtsprechung oder der Gesetzestexte. Dass in vielen Vorlesungen in den Fallbeispielen etwa Männer_ und nicht Frauen_ diejenigen sind, die Verträge eingehen, wird nicht hinterfragt, auch nicht, wenn Frauen_ dann jeweils lediglich in der Rolle der komplizierten Ex-Frau_ oder der ausführenden Sekretärin_ in Erscheinung treten. Auch die Art und Weise, wie die Rechtswissenschaften an der Universität gelehrt werden, die Forschungsschwerpunkte sowie die Zusammensetzung der Rechtswissenschaftlichen Fakultät (Frauen_anteil 25.8%) gilt es daher unbedingt zu hinterfragen und zu ändern.

Wir möchten uns im Rahmen unserer neu gegründeten studentischen Organisation, F.lus (Feministisch.lus) dafür einsetzen, dass die Legal Gender Studies ins Curriculum aufgenommen und somit institutionell verankert werden. An der Universität gibt es bis heute weder eine Veranstaltung zu den Legal Gender Studies, noch bestehen uns bekannte (Forschungs-)Kooperationen mit anderen Instituten zum gleichen Thema in der Schweiz. Schlussendlich bleibt es wichtig zu betonen, dass alle juristischen Fächer ihre Lehrinhalte kritisch zu reflektieren haben. Denn intersektionale Geschlechterfragen betreffen das gesamte Rechtssystem und sollten nicht als eine akademische Nischendisziplin missverstanden werden. ■

Legal Gender Studies ont en commun qu'ils évaluent d'une façon critique les principes structurels et les concepts fondamentaux du droit moderne. Les Legal Gender Studies sont pour cette raison une discipline de la critique du droit, qui comprennent le droit en tant que discours de pouvoir qui est conservateur d'une manière structurelle et qui non seulement impose des normes qui façonnent la société mais qui les légitimise et les assure. Les Legal Gender Studies sont aussi une forme de critique de la science comme elles critiquent la supposition de la neutralité et de l'objectivité sur laquelle s'appuient les sciences ainsi que le droit. En outre, les Legal Gender Studies sont en échange mutuel avec la pratique. Les expériences des gens dans la pratique suscitent des nouvelles questions de recherche. En même temps le savoir généré dans la recherche sert à la pratique afin de pouvoir faire avancer leurs positions.

Ajustement du curriculum

Dans les études de droit, l'acquise et la reproduction du savoir – l'apprentissage par cœur – a une grande importance. L'évaluation critique et les démarches afin de situer les positionnements de soi-même et des multiples acteurs juridiques, de l'administration de la justice/de la jurisprudence ainsi que des textes juridiques sont rares. Le fait que dans beaucoup de cours les hommes sont les personnes qui concluent des contrats et que les femmes sont introduites en

tant qu'ex-femmes compliquées ou en tant que secrétaires n'est en général pas remis en question. C'est la raison pour laquelle la façon d'enseigner le droit à l'université, les axes de recherche ainsi que la composition du personnel dans les facultés de droit (part des femmes à 25.8 % à la Faculté de Droit de l'Université de Zürich) devraient être transformés.

Dans le cadre de notre organisation étudiante F.lus nous aimerons nous engager pour l'inclusion des Legal Gender Studies dans le curriculum des études de droit et pour l'ancrage institutionnel. A l'Université de Zürich il y a à ce jour ni des cours sur les Legal Gender Studies ni des coopérations avec d'autres institutions sur ce sujet en Suisse.

Pour conclure, il est important de souligner que tous les domaines du droit doivent refléter de manière critique leur contenu d'enseignement. Les questions liées à l'intersectorialité concernent le système juridique en entier et ne devraient pas être conçues comme des contenus secondaires. ■

Warum es Feminismus an den Hochschulen braucht

Antworten auf alltägliche Fragen

64

Fragen, die uns immer wieder von verschiedensten Personen erreichen, sobald eine Diskussion über sexistische Unterdrückungsmechanismen angestimmt wird, sind folgende: „Hä, aber an Hochschulen sind FTIQ*s doch nicht diskriminiert. Gib mir mal ein Beispiel!“ oder: „Ja, ich bin ja schon feministisch, aber was ihr da erwartet, ist ja schon ein bisschen übertrieben.“, oder auch: „Ja, ich sehe schon ein, dass nicht alles gut ist, aber was soll ich denn machen?“ Wir hören diese Fragen. Wir nehmen sie ernst. Wir analysieren sie und hinterfragen sie kritisch. Wir müssen uns genau diese Fragen immer und immer wieder stellen, weil wir als FTIQ* nicht die Wahl haben, ob wir uns heute oder morgen mit feministischen Themen auseinandersetzen wollen. Wir führen den Dialog ständig und überall. Daher hier eine kleine Anleitung mit Vorschlägen, wie Menschen zu einer etwas feministischeren Hochschule beitragen können.

Die formulierten Antworten sind nicht abschliessend. Das sind Antworten nie. Es sind Ideen, die zu verwerfen oder weiterzuspinnen sind. Wichtig ist die kritische Auseinandersetzung mit ihnen.

[Aussage 1]

„Also in meinen Seminaren sprechen alle gleich viel.“

Sind wir mal ehrlich. Wirklich? Denken wir nicht. Warst du selber schon mal in einem in einem Seminar, in dem alle Personen, die gleiche Redezeit für sich beanspruchten? Wir nicht. Und manchmal ist das auch okay, weil einige Personen vielleicht auch gar keine Lust

oder Energie haben zu sprechen. Oder einfach nichts zu sagen haben. Aber schauen wir uns doch in unseren Seminaren mal genauer um. Wer spricht viel, wie wird gesprochen, welche Sprache wird verwendet und wie wird argumentiert? Richte deine Aufmerksamkeit auf diese Fragen und dir wird ein krasses Ungleichgewicht auffallen. Und wenn dir das erst mal bewusst wird, wirst du dich fragen, was Menschen denn dagegen tun können. Hier einige konkrete Vorschläge.

- Führt Redner*innenlisten! Schreibt auf, wer sich wann gemeldet hat und lasst die Personen in genau dieser Reihenfolge sprechen. So wird keine Person übergangen und wenn dann vielleicht mal was Ähnliches gesagt wird – so what? Dann wissen die beiden Personen dafür, dass sie die gleichen Gedanken teilen.

- Gebt nonverbale Unterstützung! Nicht alle fühlen sich gleich wohl, wenn sie sprechen. Das ist natürlich, gerade wenn Menschen wenig Übung darin haben, die eigene Meinung auszudrücken. Aber du wirst nicht daran vorbeikommen, ihre Meinungen zu hören und ernst zu nehmen. Daher unterstütze nonverbal, bleib aufmerksam, nicke, wenn du zustimmen willst, und lächle unterstützend, wenn mal ein Wort gesucht wird.

- Sucht andere Diskussionsformen! Es müssen nicht immer nur zwei Personen miteinan-

der diskutieren, sondern es sollten möglichst viele sein. Anstelle eines Gegenargumentes könntest du auch mal Rückfragen zum vorherigen Argument stellen, oder es weiter-spinnen und neue Leute in die Diskussion miteinbeziehen.

[Aussage 2]

„Ja natürlich lesen wir nur Texte von weissen (cis-)Männern, davon gibt es ja auch viel mehr.“

Schon in der Schulzeit sind die Inhalte, die wir lernen, *weiss* und cis-männlich dominiert. Im Unterricht haben alle die gleiche Handvoll FTIQ* kennengelernt: Rosa Parks, Marie Curie, Rosa Luxemburg und vielleicht noch Elisabeth Kopp, die erste Schweizer Bundesrätin. In der Literatur hören wir von den Brontë-Schwestern, Agatha Christie und Johanna Spyri. Denkst du wirklich, es gab nur 10 bedeutsame FTIQ* in der Geschichte? Es gibt nur eine Handvoll Schriftstellerinnen*? Und warum sind fast alle Autor*innen die gelesen werden *weiss*? Die Lehrinhalte, die wir vermittelt bekommen, werden von einem Gremium für uns ausgewählt, da uns während der kurzen Bildungszeit von drei Jahren (Regelstudienzeit Bachelor) nicht alles Wissen in einem Gebiet vermittelt werden kann. Das Forschungsfeld wird stark eingegrenzt und dieser „Eingrenzungsprozess“ bleibt vor den Studierenden verborgen. Es wird auf Literaturlisten zurückgegriffen, die schon seit Jahrzehnten so existieren. Wir denken es gibt viel mehr Texte von *weissen* cis-männlichen Personen, weil uns nur Texte von ihnen vorgelegt werden.

65

Was kannst du dagegen tun? Frage aktiv bei deiner modulverantwortlichen Person nach, ob es auch Literatur von nicht weissen cis-männlichen Personen gibt. Schaffe dir und deinen Mitstudierenden und Dozierenden ein Bewusstsein dafür, dass es viel mehr zu lernen gibt, als das, was uns bis jetzt vermittelt wird. Dies kannst du zum Beispiel auch durch einen Lesezirkel machen (Empfehlung von uns: der furios-feministische FLINT*-Lesezirkel am deutschen Seminar).

[Aussage 3]

„Wieso sollen sich mit der Aussage ‚Wir wünschen allen Studenten einen schönen Semesterstart!‘ bitte nicht alle angesprochen fühlen?“

Siehst du „keinen direkten Zusammenhang“ zwischen Sprache und Gesellschaft? Du findest es nicht schlimm, wenn nur die männliche Form verwendet wird, „solange der Sprecher auch FTIQ* mitmeint“. Genau das ist das Problem: Wir – FTIQ*s – wollen nicht „mitgemeint“ werden. Wir wollen angesprochen werden, nicht sekundär, nicht in Bezug auf Cis-Männer, sondern gleichwertig. Das siehst du alles ein, du findest „gendern“ einfach „auf grammatikalischer und ästhetischer Ebene falsch und unschön“. Wir möchte dich nun mit einem wichtigen Phänomen vertraut

machen, das es schon gibt, seit es Menschen und Sprache gibt: Sprachwandel. Im Laufe der Zeit und mit dem Zeitgeist verändern sich Menschen und Sprache in einem wechselseitigen Verhältnis – verrückt was? Grammatik verändert sich, der Genitiv verschwindet, es gibt immer mehr Anglizismen, es wird gegendert. Du findest das scheisse? Doof für dich, passieren wird das unweigerlich... Und nun versuche dich mal darauf zu achten, wo werden FTIQ*s überall nicht angesprochen? Im Seminar? Auf dem Gang? Im Lautsprecher? In den Wegleitungen zu Seminararbeiten?

[Aussage 4]

„Warum soll ich in meinen Fragebogen jetzt beim Geschlecht noch ein x einfügen? Das verkompliziert doch alles.“

Wir sind alle in einer geschlechter-binären Gesellschaft aufgewachsen. Schon vor der Geburt wird unser biologisches Geschlecht ermittelt und mit diesem Geschlecht sollen wir uns dann fortan auch sozial identifizieren. Dein soziales Geschlecht stimmt mit deinem biologischen Geschlecht überein? Sehr schön für dich, doch nicht alle Menschen haben dieses Privileg, sich mit dem biologischen oder einem sozialen Geschlecht identifizieren zu können. Gerade Menschen, die sich weder dem männlichen noch dem weiblichen Geschlecht zuschreiben, finden kaum Platz in unserer Gesellschaft und müssen sich im Alltag ständig Binaritäten unterwerfen. Ein Fragebogen, der nur zwischen männlich und weiblich unterscheidet, ist Ausdruck dieser Unterdrückung. Hinterfrage daher kritisch, inwiefern die Frage des Geschlechts für deine Forschungsfrage relevant ist. Brauche ich für eine Dialektstudie, welche die Sprechgeschwindigkeit von Berndeutsch und Zürichdeutsch vergleicht, wirklich das Geschlecht meiner Proband*innen? Die Unterscheidung von Mann* und Frau* in der Forschung ist ein Standard, den es kritisch zu hinterfragen gilt, da diese Einteilung künstlich Unterschiede zwischen den Geschlechtern erzeugt und

eine binäre Einteilung aufrechterhält. Bei deiner Forschungsfrage spielt das Geschlecht eine Rolle? Dann gib die Möglichkeit, alle Geschlechter mit einzubeziehen, nur dann kannst du ein genaues Resultat erreichen. Und seien wir mal ehrlich: Es ist nicht so schwer, weitere Optionen anzubieten!

[Aussage 5]

„Die Putzfrauen sind ja von der Uni angestellt und kriegen Geld dafür, dass sie putzen, warum sollte ich denn mein Papierfetzen vom Boden aufheben.“

In unserer kapitalistischen Gesellschaft werden Wertschätzung und Wichtigkeit der Arbeit anhand von der Höhe des Gehalts gemessen. Eine Universitätsdozentin* hat in unserer Gesellschaft einen höheren Stellenwert als eine Reinigungsangestellte, der einen schreiben wir eine Mail mit "sehr geehrte Frau Prof. Dr. XY ... " und die Andere wird auf den Gängen komplett ignoriert. Beide arbeiten jeden Tag in der gleichen Institution und machen unser Leben an der Universität erst möglich. Doch trotzdem gibt es einen enormen Unterschied - die Reinigungskraft, oder die Person, die dir dein Essen in der Mensa ausgibt, ist von einer externen Firma angestellt, damit sie auch ja nicht die Privilegien einer Universitätsmitarbeitenden geniessen darf. Für sie gibt es keine subventionierte Kita und auch die erhaltenen Rentenleistungen machen ein anständiges Leben im Alter fast unmöglich. Dieses Ungleichgewicht können wir nicht von heute auf morgen aufbrechen, aber was wir schon heute machen können,

ist, ALLEN Mitarbeitenden der Universität den gleichen Respekt und die gleiche Wertschätzung zeigen.

Das sind einige wenige der Fragen und Aussagen, mit denen wir täglich konfrontiert sind. Oft nehmen wir uns Zeit, diese zu beantworten. Manchmal aber auch nicht. Weil wir gerade keine Zeit haben. Oder keine Energie. Oder kein Bock. Denn diese Art der Weiterbildung, sollte nicht unsere Aufgabe sein, sondern unter anderem die der Hochschulen. Daher: gerngscheh.

Bleibt stark und bleibt widerständig!
Euer feministisches Hochschulkollektiv
Zürich

Was ist das feministische Hochschulkollektiv Zürich?

Das Kollektiv hat sich in den Vorbereitungen zum 14. Juni 2014 gegründet und wächst seither ständig. Wir setzen uns mit Diskriminierung an den Zürcher Hochschulen auseinander, bilden uns weiter, tauschen uns aus und machen Aktionen. Hast auch du eine nice Idee, die du umsetzen willst? Oder Erfahrungen, über die du dich gerne austauschen möchtest? Dann komm vorbei, unsere Sitzungen sind immer am 8. Jedes Monats und offen für FTIQ*! Wir bleiben laut, wir bleiben stark, weil: Patriarchat isch doch Scheisse!

Glossar

FTIQ*: FTIQ* steht für Frauen*, Trans* (Menschen, welche sich nicht ihrem bei der Geburt zugeschriebenen Geschlecht zugehörig fühlen), Inter* (Menschen, welche bei der Geburt nicht einem der zwei Geschlechtskategorien „Mann“ und „Frau“ zugeschrieben werden können. Oft werden gewaltvolle Eingriffe vorgenommen, um das frischgeborene Baby in eine der zwei Kategorien zu zwingen.), und Genderqueere* Personen (Menschen, welche sich zwischen oder ausserhalb der Kategorien „Mann“ und „Frau“ bewegen).

*: Teil des momentanen Sprachwandels. Das * in der Mitte eines Wortes (z.B. Sprecher*innen) soll alle inkludieren, die sich dem binären Geschlechtersystem nicht unterwerfen können oder wollen. Das * am Ende eines Wortes (z.B. Frauen*) zeigt auf, dass Geschlechter sozial konstruiert sind.

Cis-: Cis-Frauen oder Cis-Männer sind Menschen, die sich mit dem ihnen bei Geburt zugewiesenen Geschlecht identifizieren können.

Biologisches Geschlecht, Anmerkung: Auch das sogenannte biologische Geschlecht wird und wurde immer wieder sozial konstruiert. Eine Vulva zu haben, wird in einer westlichen Gesellschaft gleichgesetzt mit „Frau-Sein“. Auch hier sind gesellschaftliche Mechanismen am Werk, die es zu kritisieren und zu bekämpfen gilt.

weiß: Kursiv und klein geschrieben, um die Konstruktion des Begriffes hervorzuheben. Es handelt sich um keine Hautfarbe. ■

Vivre et Lutter

Partout dans le monde, les jeunes précaires et les étudiant-e-s luttent contre la dégradation de leurs conditions d'existence, la destruction du service public et du bien commun, l'avènement d'une nouvelle école capitaliste, dégradée et marchandisée. La politique globale d'austérité à laquelle nous sommes confronté-e-s est un processus offensif et autoritaire de précarisation et de transformation en profondeur de l'université. Cette politique échappe aux principales et principaux concerné-e-s : les étudiant-e-s.

La construction d'un marché mondial de l'éducation mine les cursus par une conception utilitariste et étroite de la formation, elle accroît la sélection sociale. La relative démocratisation des études du milieu du siècle dernier et les dimensions d'ouverture, de pensée critique, de construction intellectuelle et de développement du savoir libre sont toutes ensemble attaquées par ces processus.

L'extension et la répétition des stages sous-payés ou non-payés, le travail gratuit ou assigné, le développement des prêts étudiants et l'augmentation des taxes, l'idéologie de l'étudiant-e-entrepreneur-e, la dégradation de nos qualifications, de nos diplômes et de tous les droits sociaux, voilà contre quoi nous luttons.

Ces politiques prétendent transformer nos vies en une existence précaire, subordonnée, à la merci du pouvoir. Précarité ne signifie pas seulement pauvreté, mais aussi réduction des espaces démocratiques, de notre liberté, des possibles émancipateurs, de l'intellectualité critique.

Quels objectifs ?

L'accès pour toutes et tous à une formation complète, généraliste et libre, est une exigence inconditionnelle de l'émancipation. Il s'agit d'imposer un droit réel, collectif, aux études en opposition totale avec l'idéologie d'un savoir marchandisé, utilitariste et privatisé.

Nous voulons un savoir qui soit un bien commun, comme un véritable espace public, libre et gratuit. Cela exige donc de s'opposer à la ségrégation, aux clôtures privatives, au contrôle, pour reconquérir ainsi socialement la construction intellectuelle et la vie universitaire. L'éducation est un enjeu de la réappropriation sociale, de la liberté et de son alter-ego, l'égalité sociale.

La justice sociale est un axe clé de notre mouvement. Nous sommes les travailleurs/euses d'aujourd'hui et de demain. Nous refusons que nos conditions de travail, notre quotidien et, au final, nos vies soient soumis à une constante dévaluation au nom du profit. Nous nous battons pour que les études ouvrent sur des emplois stables, des conditions professionnelles et des qualifications fortes, des statuts dotés en droits, et pour des salaires plus hauts.

Nous luttons pour la conquête de nouveaux droits sociaux, de biens communs, d'espaces de gratuité et de liberté, assurant à toutes et tous une autonomie matérielle et intellectuelle, un pouvoir sur sa propre existence.

Leben und Kämpfen

Die Einführung eines Weltmarkts für Bildung unterläuft die Ausbildung durch eine utilitaristische sowie eingeschränkte Auffassung von Bildung und fördert Dynamiken der sozialen Selektion bzw. Reproduktion. Die relative Demokratisierung der Bildung ab den 1960er Jahren und die Dimensionen der Öffnung, des kritischen Denkens sowie der freie Zugang und die freie Entwicklung des Wissens werden durch diesen Prozess angegriffen.

Die Ausweitung der Praktikumpflicht im Rahmen von unterbezahlten oder nichtbezahlten Praktika, befristete Arbeitsverhältnisse, die Zunahme von Studienkrediten, die Studiengebührenerhöhungen, die Ideologie der/des unternehmerischen Student_in, die Degradierung der Qualifikationen und Diplôme sowie der sozialen Rechte - dagegen kämpfen wir an.

Die damit verbundene Politik ist bestrebt, unser Leben in eine prekäre Existenz zu transformieren, die den aktuellen Macht- und Herrschaftsverhältnissen ausgesetzt ist. Prekarität bedeutet nicht nur Armut, sondern Reduktion der demokratischen Gestaltungsmöglichkeiten, der Freiheit, der Möglichkeiten der Emanzipation und der Herausbildung kritischen Denkens.

Welche Ziele ?

Freier Zugang für alle zu Bildung ist eine zwingende Grundbedingung für die Emanzipation. Ein reelles kollektives Recht auf Bildung und ein Studium muss gegen die Ideologie des ökonomisierten, utilitaristischen und privatisierten Wissens durchgesetzt werden.

Wir fordern, dass Wissen zu einem Allgemeingut wird, zu einer öffentlichen und frei zugänglichen Sphäre. Dies geht einher mit dem Widerstand gegen Formen der Segregierung und Privatisierung von Bildung sowie der sozialen Wiederaneignung von Wissen und des universitären Lebens. Bildung ist der Kern der sozialen Aneignung, der Freiheit und der sozialen Gleichheit.

Soziale Gerechtigkeit ist ein bedeutender Orientierungspunkt unserer Bewegung. Wir sind Arbeiter_innen von Heute und von Morgen. Wir sind gegen eine Entwertung unserer Arbeit, unseres Alltags und unseres Lebens im Namen des Profits. Wir kämpfen dafür, dass alle Ausbildungswege zu gesicherten Anstellungen, Professionalisierung und Qualifikationen führen, die mit entsprechenden Rechten und höheren Löhnen einhergehen.

Wir kämpfen für neue soziale Rechte, öffentlich verwaltete Güter und Infrastruktur, Räume, die für alle kostenlos und frei zugänglich sind und dadurch eine materielle und intellektuelle

Autonomie ermöglichen, um ein selbstbestimmtes Leben zu ermöglichen.

Student_in und prekär?

Die prekären Bedingungen junger Arbeiter_innen und Student_innen sind eng verknüpft. Die Mehrheit der Student_innen arbeitet neben dem Studium. Aber nicht nur. Der Zugang zu Wissen, die Transformation der Universität, die Prekarisierung durch Praktika, Darlehen usw. sind Teil des gleichen politischen Prozesses. Die Verhältnisse des Arbeitsmarkts und des Bildungsmarkts sind interdependent und gleichzeitig ähnlich: Man wird untergeordnet, gegenseitiger Austausch und Handeln verhindert. autonome Organisationsprozesse ausgebremst. antidemokratische Delegationssysteme fetischisiert. Die einzig mögliche wirklich demokratische Antwort darauf besteht in der Organisation einer Gegenmacht sowie Widerstands- und Antriebskraft, die von unten und von der Basis aus aufgebaut wird. ■

Qu'est-ce qu'un syndicat de lutte ?

Ni un parti politique, ni une association institutionnelle, notre syndicat est un collectif autogéré (démocratique et horizontal), totalement indépendant de l'université, de l'Etat, des organisations patronales. Notre action n'est ni dirigée vers la conquête d'un pouvoir institutionnel (élections, poste à l'université, etc.), ni vers la promotion du partenariat social qui nous asservit toujours, mais vers la construction d'un mouvement social, autonome et offensif, capable de répondre aux besoins des étudiant-e-s et des précaires.

Nos activités

Nous développons une pratique d'action directe et de lutte la plus en prise possible avec les réalités du terrain, en favorisant le débat collectif et la participation, ainsi que la solidarité locale et internationale. Les problèmes individuels (conflits de travail ou à l'université) sont pris en charge collectivement, les besoins sociaux des étudiant-e-s font l'objet d'une intervention publique avec des objectifs offensifs et rassembleurs. Nous portons un projet de transformation sociale, alternatif, sûr-e-s de la nécessité de se rassembler pour améliorer notre situation.

Étudiant-e et précaire ?

La condition des jeunes travailleurs/euses précaires et des étudiant-e-s sont intimement liées. Majoritairement (75%), les étudiant-e-s travaillent à côté de leurs études. Mais pas seulement. L'accès au savoir, la transformation de l'université, la précarisation rapide par les stages, les prêts étudiant-e-s, etc., sont l'objet d'un seul processus politique. La configuration du marché du travail et celle du marché de la formation sont interdépendantes, mais aussi similaires : on y subit la subordination, l'empêchement d'agir et de parler, de revendiquer ; on y freine toute forme d'organisation autonome, on y fétichise les systèmes de délégation antidémocratiques.

Or la seule réponse possible, réellement démocratique, passe par l'organisation d'un contre-pouvoir, d'une force de résistance et de proposition qui se fait par en bas, par la base.



Linoldruck: pilar, Basel

Quelques revendications de SUD-EP

- Un enseignement supérieur libre, critique et émancipateur.

- La gratuité des études, des transports publics et des soins : pour un service public au service du bien commun.

- Un revenu d'existence garanti pour toutes et tous (salaire étudiant, droit au chômage après les études).

- À travail égal, salaire égal dans tous les emplois, y compris les stages.

- La construction de logements publics et subventionnés pour les étudiant-e-s.

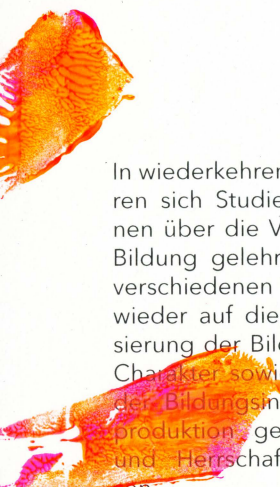
- Egalité entre les femmes et les hommes : lutte contre les discriminations et le harcèlement sexuel et psychologique ; accès gratuit, entre autres, aux serviettes, tampons et cups, à la contraception et à l'avortement.

- Des droits démocratiques de critique, d'expression et de manifestation. Contre la répression et la surveillance dans les écoles supérieures.


- Egalité de statut et de condition pour les étudiant-e-s étrangers/ères.

Pour rompre avec l'isolement, l'atomisation du milieu étudiant et construire un contre-pouvoir capable de porter un projet alternatif pour l'université et la société, Pour participer au développement d'un outil démocratique de lutte et de mobilisation,

Pour construire un moyen de défense accessible et réellement indépendant à toutes et tous les étudiant-e-s et précaires, On se bat, on résiste, on se syndique! ■



In wiederkehrenden Abständen empören sich Studierende und Aktivist_innen über die Verhältnisse, in welchen Bildung gelehrt und gelernt wird. In verschiedenen Kontexten wird immer wieder auf die neoliberale Ökonomisierung der Bildung, deren exklusiven Charakter sowie die zentrale Funktion der Bildungsinstitutionen für die Reproduktion gesellschaftlicher Macht- und Herrschaftsstrukturen hingewiesen.



Diese Zeitschrift ist ein Versuch, den feministischen, kritischen, antirassistischen und antikapitalistischen Stimmen ein gemeinsames Sprachrohr zu geben, sowie die Kontinuität und Vielfalt von (Bildungs-)Kritik zu dokumentieren.

Régulièrement, des étudiant.x.es et activist.x.es s'indignent des conditions dans lesquelles l'éducation et la formation ont lieu. Dans des contextes variés, la marchandisation néolibérale et le caractère exclusif de l'éducation ainsi que le rôle central des institutions de formation quant à la reproduction des structures de pouvoir et de domination dans la société sont soulignés.

Cette revue est une tentative de donner une plateforme commune à ces différentes voix féministes, critiques, antiracistes et anticapitalistes. En outre, elle aimerait contribuer à la documentation de la continuité et la diversité de la critique (du système éducatif).